# LES PREUVES
# DE LA RELIGION
## MISES A LA PORTÉE DES ENFANTS,

PAR


LE DOCTEUR JACQUES BALMÈS,

OPUSCULE TRADUIT DE L'ESPAGNOL PAR

A. J. NAMÈCHE,

Camérier secret de S. S. Pie IX,
Vice-Recteur de l'Université catholique de Louvain.



LOUVAIN,

TYPOGRAPHIE DE C.-J. FONTEYN, PÈRE,
Rue de Bruxelles, 6.

1869.

LES

# PREUVES DE LA RELIGION.

# UN MOT DU TRADUCTEUR.

Personne n'ignore le mérite éminent de l'auteur de cet ouvrage. Philosophe, historien, publiciste de premier ordre, Balmès a laissé un nom qui compte parmi les plus grands de notre époque. On s'étonnera peut-être qu'un homme d'un génie si élevé, si étendu, ait écrit pour les enfants. Cependant, en y réfléchissant, on trouvera sans doute, comme Balmès lui-même, que l'éducation du premier âge exerce une influence décisive sur le reste de la vie, et par conséquent que tout ce qui touche à ce

grand intérêt social et religieux n'est pas indigne d'occuper les plus hautes intelligences.

Nous connaissions depuis longtemps l'existence du livre dont nous donnons la traduction au public, mais nous ne l'avions jamais rencontré. Il n'a pas, que nous sachions, été traduit en français, quoiqu'il ait eu le plus grand succès en Espagne et dans l'Amérique espagnole. Il en était déjà, il y a plus de dix ans, à sa neuvième édition. Un heureux hasard l'a mis récemment entre nos mains. L'auteur expose, dans un avis au lecteur, les motifs qui lui ont fait entreprendre ce travail; nous croyons que ces motifs existent aussi pour notre pays, et c'est ce qui nous a décidé à essayer de le traduire. Monseigneur Dechamps, à qui nous avons soumis cet essai, a bien voulu nous encourager à le publier par la lettre suivante :

*Lettre adressée au traducteur par S. G. Monseigneur l'Archevêque de Malines.*

Laeken, 2 avril 1869.

Monseigneur,

Il manquait un livre élémentaire et vraiment à la portée des enfants sur les preuves de la vraie religion. Je suis heureux d'apprendre que Balmès ait fait ce livre, et de voir que vous en ayez entrepris vous-même la traduction. Je vous envoie tout à la fois mon approbation et mes remercîments.

Agréez, je vous prie, Monseigneur, l'expression de mes sentiments les plus dévoués.

† VICT^r AUG. Arch. de Malines.

# AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR.

Je n'ai point eu l'intention d'écrire un catéchisme de la doctrine chrétienne, ni un abrégé de l'histoire de la Religion : il ne manque pas de petits ouvrages de ce genre. Je me suis seulement proposé de combler un vide qui existe dans l'éducation des enfants. On les instruit des éléments de la Religion au moyen du catéchisme, et on leur en fait apprendre l'histoire, mais on n'appelle pas suffisamment leur attention sur les fondements des vérités qu'on leur enseigne. Il en résulte qu'au sortir de l'école pour entrer dans une société distraite et dissipée, quand elle n'est pas incrédule ou indifférente, ils

ne trouvent point dans leur intelligence les lumières qui pourraient leur servir pour se conserver dans leur foi à notre très-sainte Religion.

Il y a malheureusement aujourd'hui une foule d'hommes superficiels, qui, parlant de ce qu'ils n'entendent point, prennent de préférence pour sujet de leurs discours les attaques contre la Religion. Et quelles armes a-t-on fournies aux enfants dans leur éducation pour pouvoir défendre leurs croyances, sinon dans la conversation, au moins dans le sanctuaire de leur conscience? Et les maîtres eux-mêmes où peuvent-ils recourir pour trouver résumées en de courtes leçons les preuves de la Religion? Et cependant cet enseignement n'est-il pas aussi et même beaucoup plus nécessaire que celui des principes de l'arithmétique, de la géométrie, du dessin, par lequel on prépare les enfants à entrer plus tard avec honneur et profit dans leurs carrières respectives?

Voilà le vide que je me suis proposé de combler. Cet opuscule, tout en étant utile aux enfants, ne laissera pas d'être avantageux aux adultes. Lamentables sont l'ignorance et l'incurie qui règnent en cette matière : on donne et on reçoit des leçons sur toute chose ; on ne néglige qu'un seul point, la connaissance des raisons de notre foi. Et c'est là une des causes pour lesquelles cette foi gît en tant de cœurs comme une semence stérile, si tant est, chose plus déplorable mille fois, que le vent de l'incrédulité ne l'enlève pas de son premier souffle.

# CHAPITRE I.

## Existence de Dieu.

La raison naturelle suffit pour connaître qu'il y a un Dieu, créateur du ciel et de la terre. Car à la vue d'un vaste palais, parfaitement proportionné, rempli de meubles magnifiques, orné avec un goût exquis, ne considérerions-nous point comme un insensé celui qui affirmerait que ce palais, cet ameublement, cette ornementation, n'ont eu ni constructeur ni ordonnateur? Eh bien, le monde est ce superbe palais : le soleil l'éclaire pendant le jour, la lune pendant la nuit; le ciel est peuplé d'étoiles, la terre d'hommes,

d'animaux ; la mer et les fleuves de poissons ; l'air d'oiseaux; les saisons se succèdent les unes aux autres avec un ordre admirable; dans les entrailles de la terre gisent l'or, l'argent, tous les métaux, les pierres précieuses. Et un monde si riche, si beau, si merveilleux, ne prouverait pas l'existence d'un maître qui l'a créé et ordonné?

# CHAPITRE II.

## Attributs de Dieu.

Le Seigneur qui a créé toutes choses doit être tout-puissant. Puisque créer c'est tirer du néant, c'est faire que ce qui n'existait pas auparavant existe à l'instant même, il est bien clair qu'il faut pour cela un pouvoir infini, la toute-puissance. Nos œuvres nous les fabriquons, nous autres hommes, à grands frais de temps et de travail, et toujours à la condition d'en avoir préalablement les matériaux à notre disposition, car le menuisier, par exemple, ne construit la table qu'en ayant préalablement à la main le bois

nécessaire. Mais là où rien n'existe, dire : *sois faite*, et produire l'œuvre sur le champ, suppose un pouvoir sans limite. Cela Dieu l'a fait, et non avec des objets de peu de valeur, mais avec le monde entier.

Dieu doit être infiniment sage, car sa sagesse resplendit dans ses œuvres et au ciel et sur la terre ; éternel, puisque n'ayant point été créé, il ne peut avoir ni commencement ni fin ; infini en perfection, puisque existant par lui-même rien n'a pu le limiter, et qu'il possède la plénitude de l'être; par conséquent immense, juste, saint, bon, miséricordieux, récompensant les bons, punissant les méchants ; en un mot, il est *un esprit infiniment parfait, créateur, conservateur et ordonnateur de toutes choses*.

Il s'ensuit que Dieu voit tout ce qui se passe dans le monde, tout ce qui s'est passé et tout ce qui se passera, avec autant de clarté que nous voyons, nous autres, les choses que nous avons devant les yeux au

milieu du jour ; et il ne peut en être autrement, puisque rien n'arrive de bien ou de mal sans qu'il l'ordonne ou le permette. Quand nous faisons une chose aussi secrètement que nous le pouvons, quand nous avons une pensée ou un dessein sans le manifester extérieurement, Dieu voit tout cela, est témoin de tout cela, comme un homme qui nous examinerait de près et avec beaucoup d'attention. Quel souvenir est aussi propre à rendre notre conduite régulière !

## CHAPITRE III.

### Création de l'homme.

L'homme a été créé de Dieu : ainsi nous l'enseigne la Religion d'accord avec la raison naturelle. Pour nous convaincre pleinement de cette vérité, il suffit de nous rappeler que nous sommes venus au monde en naissant d'une femme, que cette femme, elle aussi, a eu ses parents, et ceux-ci les leurs ; et comme il est clair qu'à la fin nous devons arriver à des parents qui n'ont point d'autres parents, ceux-ci devront avoir été créés de Dieu. C'est là une chose qui n'admet pas de réplique ; sinon il faudrait nécessairement dire que les hommes sont nés de la terre comme une plante. Il nous paraît impossible que pareille absurdité puisse tomber dans une tête humaine.

## CHAPITRE IV.

### Existence et spiritualité de l'âme.

Nous savons tous par expérience qu'il y a à l'intérieur de notre corps une chose qui pense, veut, sent; c'est là ce que nous appelons âme. Quand nous disons qu'elle est spirituelle, nous entendons qu'elle n'est pas une partie de notre corps, qu'elle n'est ni notre sang, ni nos nerfs, ni nos fibres, ni notre cerveau, ni quelque chose qui soit étendu, large ou profond; qu'elle ne peut être divisée en parties parce qu'elle n'en a pas; en un mot qu'elle n'est rien de semblable à ce que nous voyons, ou touchons, ou percevons par nos autres sens; mais que c'est

quelque chose d'un ordre très-différent, fort supérieur à tout ce qui nous entoure; c'est-à-dire que c'est *une substance simple, ayant la faculté de comprendre et de vouloir.*

Que notre âme est spirituelle et non corporelle, c'est ce qu'on peut facilement reconnaître en considérant la différence qu'il y a entre elle et les corps. Ceux-ci se meuvent si on les meut, restent en repos si on les laisse en repos; c'est-à-dire qu'ils n'ont ni action ni mouvement par eux-mêmes; tout le contraire se remarque en notre âme, car non seulement elle met le corps en mouvement quand elle veut et comme elle veut, mais elle-même par la pensée parcourt en quelques instants le ciel et la terre; elle est si mobile, si active, si vive, que c'est fermer volontairement les yeux à la lumière de s'opiniâtrer à dire qu'il n'y a pas la plus grande différence entre sa nature et la nature des corps.

## CHAPITRE V.

### Explication et confirmation de la même vérité.

Il semble incroyable qu'il se trouve des hommes qui disent que l'âme n'est pas spirituelle; car si elle ne l'est pas, elle est alors ou notre sang, ou une portion de nos humeurs, quelque fluide très subtil, ou une réunion de fibres, ou quelque chose de pareil; et c'est là une idée qui à la première vue se présente à nous si étrange, si repoussante, que cela seul suffit à démontrer combien elle est absurde et fausse. Comment est-il possible que l'âme capable de concevoir et d'exécuter des œuvres si grandes et si harmonieuses, ne

soit qu'un lambeau de chair, un faisceau de nerfs, un peloton de fibres, ou quelque portion de sang, d'humeurs ou de fluides, quelque subtils qu'on les imagine? Quand nous admirons les poëmes immortels d'Homère, de Virgile et du Tasse, les pages éloquentes de Démosthènes, de Cicéron et de Bossuet, les merveilleux tableaux de Michel-Ange et de Raphaël, pourrions-nous penser qu'il n'y avait dans ces têtes que de la chair, des nerfs, des fibres, du sang, des humeurs, des fluides de diverses classes, mais nul esprit? Comment un homme d'un jugement sain pourrait-il concevoir une telle absurdité?

# CHAPITRE VI.

**Immortalité de l'âme ; peines et récompenses de l'autre vie.**

L'âme ne meurt pas avec le corps. Tous les peuples de la terre ont toujours cru qu'après cette vie il y en a une autre, où sont récompensées les bonnes actions et punies les mauvaises ; et ce serait chose bien étrange que le genre humain en masse se fût trompé là-dessus. Si cela n'était pas vrai, qui est-ce qui l'aurait fait croire à tous les hommes? Cela prouve donc que c'est Dieu qui l'a enseigné à nos premiers pères, et que cette vérité est allée se transmettant par tradition à tous les peuples et à tous les pays. Il n'est

pas possible autrement de comprendre comment des hommes d'époques si diverses, séparés par le climat, par les idées, par les coutumes, auraient pu tous s'unir dans la même croyance. Il est vrai que la chose elle-même a été expliquée de différentes manières selon la différence des religions; cependant en ce qui concerne le fait principal, c'est-à-dire l'existence de l'autre vie et l'immortalité de l'âme, tous sont d'accord. Preuve incontestable que l'âme ne meurt pas avec le corps; car quand des témoins nombreux en dissentiment sur tout le reste s'accordent sans hésitation sur un point, c'est un signe incontestable qu'en ce point gît la vérité.

Cette croyance universelle du genre humain est encore confirmée par une autre raison aussi forte que facile à saisir. A chaque pas que nous faisons nous rencontrons des méchants qui mènent une vie agréable, des gens de bien qui traînent une existence accablée de misères et d'infortunes. Dieu étant

juste, comme serait-il possible qu'il ne tînt pas en réserve dans une autre vie une récompense pour la vertu, un châtiment pour le crime? Pourrions-nous croire que l'homme meure comme la brute, sans avoir à rendre compte à personne de ses actions bonnes ou mauvaises? Ah! ne faisons point cette insulte à la justice divine, ne dégradons point de telle façon notre nature, en l'abaissant au niveau des animaux sans raison.

## CHAPITRE VII.

**Conformité de la raison avec la Religion en ce qui touche à notre âme, et à la création de l'homme.**

Nous avons vu que notre âme est spirituelle ; et de cela il résulte en toute évidence que bien que le corps se forme dans les entrailles de la mère, il ne peut en être de même par rapport à l'âme. Celle-ci étant incorporelle, ne se compose ni de chair ni de sang, et par conséquent elle a dû être créée de Dieu, qui l'a unie à notre corps pendant que celui-ci se formait et se développait dans le sein de notre mère. Ceci bien compris, on voit avec une pleine clarté combien est con-

forme à la raison ce que raconte la sainte Écriture sur la création de nos premiers parents.

En effet, nous avons vu déjà que bien que les hommes descendent d'autres hommes, ceux-ci d'autres encore, et ainsi successivement, il faut cependant arriver à la fin à un homme et à une femme qui ne sont point nés d'autres, mais qui ont dû être créés de Dieu. Ce fait que la raison nous enseigne comme nécessaire, la sainte Écriture nous le rapporte et nous l'explique avec beaucoup de simplicité et de clarté en nous disant que Dieu après avoir créé le ciel et la terre, forma de la poussière de celle-ci le corps d'Adam, et créa ensuite l'âme spirituelle pour l'unir au corps. L'expression dont se sert la sainte Écriture pour expliquer cette union ineffable est fort belle. Le corps de l'homme étant formé et ne renfermant pas encore l'âme qui devait le vivifier, gisait étendu sur le sol, sans aucun mouvement, non repoussant et défiguré

comme le sont vite les corps des morts, mais comme une belle figure de cire. Dieu créa l'âme, l'unit au corps, et au même instant les yeux de la statue s'ouvrirent, la physionomie s'anima et se montra pleine de vie. Cette transformation aussi merveilleuse que belle le texte sacré l'exprime en disant que Dieu dirigea sur le visage d'Adam un souffle de vie : non point qu'il ait soufflé en effet, ce qui est impossible, puisque Dieu est un être spirituel, mais pour nous donner à entendre que nous devons considérer l'âme de l'homme comme une chose distincte et fort différente du corps, non formée d'une manière quelconque, mais émanée directement de la Divinité par le moyen de la création.

## CHAPITRE VIII.

**Continuation de la même matière.**

La création du premier homme ainsi expliquée, on voit tout de suite qu'il n'y a pas plus de difficulté dans ce que la sainte Ecriture nous rapporte sur la création de la femme, dont le corps fut formé d'une côte d'Adam, ce qui exprime sa destination à être la compagne de l'homme, et à laquelle son âme fut donnée de la même façon qu'à son mari. On conçoit de même très clairement comment l'un et l'autre ayant été unis par le mariage, et cette union ayant été fécondée par les bénédictions du Créateur de toutes choses, le genre humain a pu se former et se répandre

sur toute la face de la terre. En vain quelques philosophes ont-ils cherché un moyen de se soustraire sur ce point à l'autorité de nos livres sacrés : la Religion seule soulève le voile qui couvre le berceau de l'humanité, et en dehors de ses augustes enseignements on ne rencontre que songes et délires. Ne luttons pas en vain contre la force de la vérité ; ne fermons pas avec opiniâtreté les yeux à cette lumière si pure ; rendons au contraire grâces à Dieu de nous avoir mis à l'abri par sa bonté des surprises et des erreurs de notre faible raison, en nous assurant lui-même de la haute noblesse de notre origine.

## CHAPITRE IX.

### Existence d'une Religion vraie.

Dieu nous a créés, nous conserve, nous dirige; il est notre principe, il est notre fin; et notre âme qui ne périt point avec le corps, qui vivra éternellement, doit se rencontrer un jour en présence du juge suprême, qui demandera compte de toutes ses actions, et lui donnera, conformément à ses mérites, ou la récompense ou le châtiment. En cette vie donc nous devons nous préparer pour l'autre, nous devons connaître notre origine, notre destinée et les moyens que la Providence nous a fournis pour atteindre à cette destinée. Ces connaissances et ces moyens

sont mis à notre disposition par la Religion, et cela suffit pour démontrer son existence, car si elle n'existait pas, l'homme serait en ce monde comme un orphelin abandonné, de qui personne ne se soucie, qui ne sait ni d'où il vient ni à quoi se prendre.

L'homme doit aimer Dieu parce que Dieu est infiniment bon; et de plus, parce que Dieu l'a comblé de tant de bienfaits, il doit lui en rendre des actions de grâces, il doit l'adorer comme le maître du ciel et de la terre. Mais dans tous les actes tant intérieurs qu'extérieurs par lesquels il rend son culte à Dieu, il doit se comporter d'une manière agréable à la Divine Majesté, et comme il convient à une créature qui offre ses hommages au Créateur. Par conséquent des règles certaines sont nécessaires à ce culte; par conséquent ces règles ne peuvent avoir été abandonnées au caprice inconstant des hommes; par conséquent il faut qu'il y ait une Religion, la même pour tous les hommes, en laquelle ils puis-

sent vivre avec la certitude qu'en observant ses préceptes ils accomplissent la volonté de Dieu, et suivent le sentier qui conduit à l'éternelle félicité.

## CHAPITRE X.

**Lamentable aveuglement des indifférents en matière de Religion.**

Il ne manque pas d'hommes qui sans nier définitivement la vérité de la Religion, n'y adhèrent pas entièrement non plus, et ne se soucient point de s'assurer si elle est vraie ou fausse. « Ils ne veulent pas s'ingérer, comme ils disent, dans ces questions ; ils ne savent pas ce qu'il en est au fond de tout cela, et ne veulent pas se mettre en peine de le savoir. » Ces gens s'appellent *indifférents* en matière de Religion. En vérité il ne peut y avoir d'état plus déplorable que celui de l'*indifférent*, parce que si l'on considère bien la

réalité, il y a là quelque chose de pire encore que chez ceux qui sont irréligieux par système, et qui attaquent la Religion. Car l'homme qui en nie la vérité, qui dispute, qui cherche à la convaincre de fausseté, au moins s'occupe d'elle; dans l'intervalle il l'examine, et par la suite du temps un jour peut venir, où par le moyen d'un livre ou de la conversation d'un homme sage, il se trouvera détrompé de ses erreurs et restera convaincu de la vérité de la Religion. Mais celui qui a adopté pour système de n'y pas penser, qui est parvenu à se représenter comme chose indifférente qu'elle soit vraie ou qu'elle soit fausse, celui-là, ne lisant point, ne faisant aucune recherche sur la matière, ne sortira jamais de son funeste état, et sera comme un homme qui dort tranquille au bord d'un précipice.

Pour se convaincre combien est contraire à la raison et aux règles les plus ordinaires de la prudence un pareil système, il suffit

de considérer que la Religion ne s'occupe pas de choses où l'homme n'a rien à voir, mais qu'elle ne se propose rien de moins que de lui apprendre son origine, sa destinée, et les moyens qu'il doit mettre en pratique pour atteindre à cette destinée. C'est-à-dire que l'homme trouve dans la Religion ce qui lui importe le plus, ce qui le touche de plus près; et il ne peut se séparer d'elle sans s'exposer aux plus graves périls. En effet quelle que soit l'incertitude d'une personne sur le point de savoir s'il y a une autre vie de récompense pour les bons et de châtiment pour les méchants, au moins ne peut-elle nier que c'est là une affaire tellement grave, qu'elle vaut la peine d'être examinée. Puisque la raison et l'expérience nous donnent la certitude qu'il viendra un jour où nous devrons mourir, dès lors il est certain aussi et inévitable que nous expérimenterons par nous-mêmes s'il y a une autre vie ou non. Et au moment où nous aurons rendu le dernier

soupir, et que ceux qui entoureront notre couche funèbre diront : *il est mort ;* en ce même instant nous-mêmes éprouverons ce qu'il en est de l'autre vie. Et qui sera assez insensé pour se lancer dans l'éternité, sans s'embarrasser de savoir s'il ne s'y rencontre aucun danger de se voir malheureux pour toujours, sans remède et sans espérance?

L'indifférent dira que peut-être il n'en est rien de tout ce qu'enseigne la Religion, que peut-être l'âme meurt avec le corps. Cependant s'il en est réellement ainsi que le dit la Religion, si l'impie se trompe, si au moment de la mort il se trouve que tout ce qu'elle nous enseigne est vrai, qu'il y a un ciel pour les bons, et un enfer pour les méchants, où ira l'homme qui dans sa vie a négligé de chercher à savoir si la Religion est vraie ou fausse? Pourra-t-il espérer d'aller au ciel celui qui ne s'est pas soucié de savoir s'il y a un ciel? Celui qui a passé sa vie sans examiner ni s'il y a un Dieu qui l'a créé, ni

comment il doit l'aimer et le servir, ni s'il y a un moyen de rencontrer la vérité dans des matières d'une telle importance, celui qui a vécu dans un oubli si profond de lui-même, pourra-t-il ne pas se reconnaître coupable devant Dieu? pourra-t-il se plaindre s'il est destiné à un lieu d'éternel châtiment? On a de la peine à croire qu'il y ait des hommes qui vivent en un tel aveuglement; le cœur se serre en les voyant marcher distraits vers le bord d'un affreux précipice.

## CHAPITRE XI.

### Déchéance de la race humaine.

L'homme présente à chaque pas un si étrange mélange de noblesse et de dégradation, de grandeur et d'abaissement, de bien et de mal, qu'il n'est pas facile de concevoir comment un être de telle nature a été l'ouvrage de Dieu. En effet, tandis qu'à l'aide de son intelligence il embrasse, pour ainsi dire, le ciel et la terre, tandis qu'il découvre le cours des astres et pénètre dans les secrets les plus profonds de la nature, nous le voyons en même temps tout plein de doutes, d'ignorance, d'erreurs; il a un cœur noble,

ami de la vertu, s'enthousiasmant au seul souvenir d'une action généreuse, et ce cœur s'attache aux choses les plus viles et devient l'asile de la cruauté, de la trahison et de la perfidie ; il est capable de concevoir et de réaliser des projets gigantesques, et de braver sans peur toute espèce de périls, et peut-être tremble-t-il effrayé à la vue d'un danger méprisable, et perd-il courage pour s'être heurté à la difficulté la plus légère ; il soupire sans cesse après le bonheur, et il vit accablé d'infortunes ; en un mot, quel que soit l'endroit par lequel nous considérons l'homme, nous y trouvons un contraste étrange, qui afflige et confond.

Si nous faisons un moment de réflexion sur nous-mêmes, nous ne manquerons pas de voir que tout le cours de notre vie est une lutte continuelle entre la vérité et l'erreur, la vertu et le vice, l'amour du bonheur et l'infortune. L'accomplissement de nos obligations d'une part, et la paresse et toutes

les passions de l'autre, tiennent notre âme dans une torture de tous les instants; de façon que l'on dirait qu'il y a au-dedans de chacun de nous deux hommes qui se contredisent et se font une guerre sans relache, l'un bon et l'autre mauvais, l'un sage et l'autre insensé. Et pour ce qui touche au bonheur, qui peut se glorifier d'en jouir, de l'avoir goûté à peine? Comment est-il possible, diront les incrédules, qu'une telle monstruosité soit sortie des mains d'un Dieu infiniment sage, infiniment bon? C'est ici cependant, c'est en répondant à cette difficulté, que la Religion catholique montre toute sa sublimité, c'est ici qu'elle manifeste un de ses titres les plus irrécusables pour prouver qu'elle, et elle seule, est la vérité.

La Religion ne nie pas qu'il existe dans l'homme des contradictions palpables, qu'on remarque dans son être et dans sa conduite des écarts monstrueux; elle ne cherche à diminuer en rien la réalité du fait sur lequel

est fondée la difficulté, parce que se sentant la force de la résoudre complétement, elle n'éprouve aucune nécessité ni de l'atténuer, ni de la tourner, ni de l'éluder. Mais dès que la difficulté se montre, qu'elle se présente avec cette apparence grandiose et robuste qui a suffi pour confondre les plus grands philosophes de l'antiquité, la Religion lui barre le chemin, et lui dit en face : « Oui, l'homme gît dans l'erreur et dans la corruption. Mais veux-tu en comprendre le secret? le voici : il est dans un des dogmes que j'enseigne, dans le péché originel. L'homme d'à présent n'est pas tel que Dieu l'a créé, mais c'est un homme dégénéré. Dieu l'avait créé innocent et heureux; son intelligence était éclairée par la lumière de la vérité, sa volonté en harmonie avec toutes les prescriptions de la raison et de la loi divine; sa vie s'écoulait dans un repos agréable, dans un bien-être paisible, son cœur surabondait de félicité. Ce bonheur si grand eût passé à sa descen-

dance, s'il s'était conservé dans la soumission aux ordres de Dieu; mais l'homme a péché; et par un dessein impénétrable du Très-Haut, toute la race d'Adam est restée infectée de la faute et soumise à la peine. Et ainsi est éclairci le mystère des contradictions de l'homme : cette noble créature est l'image et la ressemblance de Dieu même, mais la flétrissure du péché a défiguré cette belle image; quand nous considérons l'homme intelligent, incliné à la vertu, élevant son noble front pour contempler le ciel, nous considérons en lui l'image de Dieu; quand nous le considérons dans les ténèbres de l'erreur, dans la fange du vice, dans les angoisses du malheur, nous voyons les ravages exercés sur cette belle image par le fléau du péché. »

C'est ainsi que la Religion explique les contradictions monstrueuses de l'homme; et bien qu'il soit vrai que cette explication elle-même est un mystère beaucoup au-dessus

de la portée de l'intelligence, on ne peut cependant nier qu'à travers les nuages qui entourent ce secret auguste, on ne découvre un tel fond de raison et de vérité, et que le mystère du péché originel ne projette une telle abondance de clarté, que l'univers tout entier en est illuminé, et que notre intelligence satisfaite se dit à elle-même : « Ce mystère est supérieur à ta raison, mais il ne lui est point contraire. »

# CHAPITRE XII.

## Restauration du genre humain par Jésus-Christ.

L'homme tombé de l'état d'innocence et de bonheur dans lequel il avait été créé, infecté du péché, chassé du paradis, sujet à toute espèce de peines et de misères, et pour fin à la mort, eût été dans une horrible situation, si Dieu par son infinie miséricorde n'avait voulu porter remède à une si affreuse catastrophe, en envoyant son fils unique afin que tous ceux qui auront cru en lui ne périssent point, mais qu'ils aient la vie éternelle. Sans doute Dieu aurait pu pardonner au genre humain la faute commise, et re-

mettre la peine méritée sans exiger de satisfaction d'aucune sorte, puisque Dieu lui-même était l'offensé ; et qui peut du reste marquer des bornes à sa toute-puissance? Il pouvait également bien exiger une satisfaction, et l'obtenir de mille manières diverses qu'il n'est pas donné à la faiblesse de l'homme de deviner, mais qui n'étaient ni un secret pour la sagesse infinie, ni une difficulté pour sa main omnipotente; mais il a voulu que la chute même de l'homme servît à manifester encore davantage l'infinité de son pouvoir, la rigueur de sa justice, la *grandeur de sa bonté*, les *trésors inépuisables* de sa miséricorde. Il a voulu recevoir une satisfaction, et non une satisfaction quelconque, mais une satisfaction complète.

Cependant l'homme misérable, fini dans son être, limité dans ses moyens, déchu de la grâce, assis à l'ombre de la mort, comment *pouvait-il donner une satisfaction* semblable? En vain l'âme s'efforce de découvrir un

moyen, elle n'y parvient pas; le cœur gémit sous le poids de sa douleur; la raison s'affaisse et s'obscurcit. O profondeur des desseins d'un Dieu! Le Fils unique du Père, image de son Père, Dieu comme son Père, se fera homme, souffrira d'horribles tourments et mourra à la fin sur un gibet infâme; il offrira ses douleurs, ses tourments et sa mort en expiation des péchés du monde, et pour la réconciliation du genre humain; ceux qui vivront avant le Sauveur se sauveront par la foi dans le Médiateur à venir, s'unissant à Dieu par l'espérance et la charité; et ceux qui viendront après lui, se sauveront par la foi dans ce même Médiateur, unis à lui par l'espérance et la charité, en formant un troupeau qui s'appellera l'Église de Jésus-Christ, laquelle sera régie par les pasteurs désignés par l'Esprit-Saint, et principalement par un chef visible, représentant et vicaire de Jésus-Christ sur la terre.

Voilà ce qu'a décrété l'Éternel, et ce qu'il a

réalisé pour sauver le genre humain. Peut-il s'imaginer rien de plus grand, de plus auguste, de plus admirable? La pensée humaine était impuissante à concevoir un moyen comme celui-ci, par lequel la justice divine reste entièrement satisfaite, puisque celui qui satisfait est un Dieu; par lequel cette justice se manifeste de la manière la plus imposante et la plus terrible, puisque la victime qu'elle exige n'est rien de moins qu'un Dieu; par lequel la miséricorde resplendit d'un éclat admirable, puisque Dieu a compassion de l'homme jusqu'à donner pour lui son Fils unique, et le livrer à la mort; par lequel la sagesse se montre d'une façon ineffable, en conciliant des extrêmes si opposés, comme sont l'exercice simultané d'une justice infinie et d'une miséricorde infinie, s'accomplissant à l'aide de cette incompréhensible communication de Dieu avec l'homme, qui résulte de l'auguste mystère de l'Incarnation, un Dieu-Homme. Ah! ja-

mais aucune religion ne s'est montrée avec ce caractère de grandeur que présente la Religion catholique dans l'explication des profonds secrets du Tout-Puissant; jamais aucune n'a déployé des titres aussi magnifiques pour ravir à l'instant même notre admiration, pour nous inspirer une profonde vénération. Ce qui est si grand, si élevé dans ses pensées, ne peut être émané que de Dieu seul.

## CHAPITRE XIII.

### Vérité de la venue de Jésus-Christ.

Selon la doctrine catholique, Jésus-Christ est Fils de Dieu, Dieu comme son Père ; il s'est fait homme, a souffert et est mort pour le salut du genre humain. Notre intelligence est incapable de comprendre un si sublime mystère, et nous n'aurions jamais pu en avoir la pensée, si Dieu n'avait daigné nous le révéler. Mais quelque inutiles que soient nos efforts pour scruter l'abîme d'un si auguste secret, nous ne laissons pas de pouvoir démontrer par les preuves mêmes que Dieu en a données, que c'est une vérité

que la venue de Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme.

En premier lieu, personne ne peut nier qu'il a existé dans la Palestine, il y a dix-huit siècles, un homme appelé Jésus, qui prêchait, qui entraînait sur ses pas de grandes foules de peuples, et qui à la fin mourut sur un gibet. L'existence de cet homme nous est prouvée d'une façon aussi certaine que celle d'un grand nombre d'autres personnages célèbres de l'antiquité, philosophes, orateurs, poëtes, hommes d'état, guerriers, et de toute autre classe quelconque. Il est bien clair que nous ne connaissons l'existence d'Homère, d'Alexandre, de Cicéron, de César, etc., etc., que parce que leurs contemporains ont parlé de l'existence de ces hommes, que ceux qui sont venus après eux en ont parlé aussi, et qu'il en a été ainsi en avançant de siècle en siècle jusqu'à nous. La même chose s'est passée par rapport à Jésus. Ceux qui ont vécu de son temps nous

entretiennent de lui, en nous expliquant quelle était sa patrie, quelles ses doctrines, qui étaient ses amis, qui ses ennemis, quelle fut sa vie, quelle sa mort. Les hommes qui sont venus au monde depuis lors jusqu'à nos jours ont continué à parler de Jésus; et il y en a eu qui ont prétendu qu'il n'était pas Dieu, ni envoyé de Dieu, mais ils n'ont pas nié son existence : par conséquent vouloir aujourd'hui soutenir que Jésus n'a pas existé, et affirmer qu'il faut entendre son existence dans un sens figuré, est tout aussi ridicule que de dire que Socrate, qu'Alexandre, que César n'existèrent jamais; puisque même sans considérer la chose d'un regard chrétien, nous savons pour le moins aussi certainement l'un que l'autre.

---

## CHAPITRE XIV.

### Mission divine de Jésus-Christ.

Il nous reste à prouver que Jésus-Christ était envoyé de Dieu, et vrai Dieu.

Personne n'ignore qu'en différents temps et en divers lieux il a existé certains hommes qui se sont dits envoyés du ciel, tandis qu'en réalité ils n'étaient que de perfides imposteurs, qui en trompant la multitude cherchaient leur avantage personnel, ou de pauvres hallucinés qui avaient le cerveau malade. Les ennemis de la religion placent Jésus-Christ dans l'une de ces deux classes : et bien que la seule idée d'un pareil blasphème fasse reculer d'horreur tout chrétien, il est ce-

pendant nécessaire que nous mettions en évidence, à la lumière de la raison, la souveraine injustice et la légèreté avec lesquelles procèdent sur ce point les ennemis de Jésus-Christ. Dès la première vue sa personne se montre à nous si extraordinaire, si supérieure à tous les hommes qui ont paru sur la terre, qu'à l'instant même on découvre en lui quelque chose de merveilleux et de divin. Ses mœurs sont si pures, ses paroles si sages et si graves; son commerce est si aimable, il respire une simplicité si majestueuse, une gravité et une dignité si naturelles et si surprenantes, une telle élévation de pensées et de sentiments, que jusqu'à l'impie Rousseau lui-même s'est écrié pénétré d'admiration : « Si la vie et la mort de Socrate sont d'un sage, la vie et la mort de Jésus-Christ ne peuvent être que d'un Dieu. »

Tous jusqu'aux ennemis mêmes de la Religion chrétienne conviennent que la morale de Jésus-Christ est tout ce qui s'est vu jamais

de plus pur, de plus noble et de plus élevé. Toute la doctrine des philosophes antiques n'est rien en comparaison de celle de Jésus-Christ, soit que nous l'écoutions parlant de l'homme et de Dieu, soit que nous examinions la base sur laquelle il a fait reposer sa doctrine morale, ou ses préceptes et ses conseils, ou le poids des motifs pour porter l'homme à la pratique de toutes les vertus. Jésus est né d'une famille obscure et pauvre, il n'a fait aucune étude des lettres : qui donc lui a communiqué une si grande sagesse ? N'est-ce pas là une preuve qu'il était envoyé de Dieu, qu'il n'était point un imposteur. Quand un homme en veut tromper d'autres, il a soin de flatter leurs passions et leurs caprices, dissimulant et excusant leurs torts ; il recherche avec soin la protection des gens influents, et pour l'ordinaire il n'oublie point de travailler à sa propre fortune. Jésus-Christ fait tout le contraire, reprenant sans cesse le vice, parlant sans cesse contre les

passions, prêchant sans cesse sa morale sévère. Il recherche de préférence les pauvres, les délaissés ; il aime tout particulièrement les enfants ; il est si désintéressé qu'il n'a pas même où reposer sa tête. Sont-ce là les signes d'un imposteur? S'il avait été tel, n'eût-il pas au moins cherché à éviter les tourments et la mort? Est-il possible qu'il se fût oublié lui-même à tel point, que menacé de si près du gibet, comme il le disait lui-même, il n'ait rien fait pour échapper à un opprobre si effrayant? Et mourir avec un calme si serein, ne pas prononcer une parole contre ses ennemis, contre ceux-là même qui étaient présents l'insultant et le tourmentant, prier pour eux du haut de la croix, tout cela ne prouve-t-il point qu'en ce cœur était renfermé quelque chose que ne renferma jamais le cœur d'un autre homme?

# CHAPITRE XV.

**Continuation de la même matière.**

Autre preuve. Quiconque n'est point envoyé de Dieu ne peut faire de miracle, car Dieu seul pouvant en faire, il est clair que l'homme dont la doctrine est appuyée sur des miracles, a dû nécessairement être envoyé de Dieu; autrement il s'ensuivrait que Dieu autoriserait l'erreur par le témoignage de sa toute-puissance. Jésus-Christ a fait continuellement des miracles : il ressuscitait les morts, rendait la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la parole aux muets, le mouvement aux paralytiques; d'un mot il guérissait tout un groupe de malades; il

marchait sur la mer comme sur un cristal; par un ordre de sa bouche il apaisait en un instant les flots au milieu de la tempête. Et il est si certain qu'il a fait ces miracles, que ses ennemis même n'osaient pas les nier, et que ne sachant à quoi recourir, ils disaient sottement que Jésus les opérait par la vertu du démon, comme si cela eut été possible en celui qui le chassait des corps des possédés, en celui qui par la sainteté de sa doctrine présentait la preuve la plus forte qu'il avait précisément pour but de détruire l'empire de cet ennemi du genre humain.

Ceux qui osent douter des miracles de Jésus-Christ, devraient tout aussi bien douter des autres faits que nous rapporte l'histoire. Car comment pouvons-nous savoir qu'en tel temps, en tel pays, a eu lieu une guerre, et que dans cette guerre s'est fort distingué un tel général, qu'il a pris telles et telles places, qu'il a remporté telles et telles victoires? Il est bien clair que le seul moyen que nous

ayons de nous assurer de tout cela, c'est que c'est ainsi que nous l'ont rapporté des hommes intelligents et véridiques qui l'ont vu de leurs yeux, ou qui au moins l'ont entendu de la bouche de témoins complètement dignes de foi. C'est d'une façon pareille que la chose s'est passée par rapport aux miracles de Jésus-Christ. Même en ne considérant la sainte Écriture que comme un livre ordinaire, toujours en résulte-t-il que des hommes qui nous rapportent ce qu'ils ont vu sont dignes de foi, que ce qu'ils racontent ils l'ont dit en présence des ennemis du nom de Jésus, lesquels sans doute leur auraient donné un démenti, s'ils avaient eu l'audace de mentir. Ces hommes étaient si convaincus de ce qu'ils disaient qu'ils moururent dans les supplices pour le soutenir. Un homme peut-il donner une preuve plus forte qu'il croit ce qu'il dit, qu'en mourant d'une mort ignominieuse pour le souténir?

# CHAPITRE XVI.

**L'accomplissement des prophéties, autre preuve de la divinité de Jésus-Christ.**

Parmi les preuves de la mission divine de Jésus-Christ, sont les prophéties qui se sont accomplies en lui d'une façon si visible. Les choses qui sont à venir et qui n'ont aucune liaison nécessaire avec celles qui ont précédé, Dieu seul est capable de les connaître. L'homme peut savoir que le soleil se lèvera demain matin, parce que c'est là ce qui arrive tous les jours d'après le cours ordinaire de la nature; l'homme peut tout aussi bien pronostiquer qu'il pleuvera, qu'il y aura une tempête, que la moisson sera bonne

ou mauvaise, le tout avec plus ou moins de probabilité, selon les indices sur lesquels se fondent ses conjectures. Mais savoir cinq cents ans, mille ans ou deux mille ans d'avance qu'en tel lieu et de telle manière naîtra un homme, dont on prédit en détail les circonstances de la vie, des souffrances, de la mort, la propagation de la doctrine par toute la terre, la société qu'il formera de ses disciples ; en un mot, prédire tout cela avec autant de clarté et de précision que si l'on assistait à l'accomplissement, qui peut le faire si ce n'est Dieu ?

Si de semblables prédictions se vérifient en un homme, et si ces prédictions nous disent que cet homme sera le Sauveur du monde, qui doit nous apporter la lumière et la grâce ; qu'il sera le Fils de Dieu, et Dieu comme son Père : quand viendra l'homme en qui s'accompliront tous les signes annoncés d'une façon si admirable, ne devrons-nous pas penser que ces prédictions émanaient de

Dieu, et que cet homme est envoyé de Dieu? Or tout cela s'est accompli en Jésus-Christ, et de telle manière que quand nous lisons les prophètes, il nous semble que nous lisons des historiens. Le temps où il est venu au monde, le lieu de sa naissance, la persécution d'Hérode, la fuite en Egypte, la suite de sa vie, sa conduite, ses habitudes, sa prédication, ses miracles, ses souffrances, sa mort, la propagation de sa doctrine, la fondation et la durée de son Église, tout cela a été annoncé un grand nombre de siècles d'avance et avec une précision étonnante. Les livres de la Sainte Écriture sont entre les mains de tout le monde; l'Ancien Testament et le Nouveau comparés entre eux font resplendir cette vérité d'un éclat égal à celui de la lumière du jour. Ici il ne s'agit point de les considérer comme des livres sacrés; il suffit de les considérer comme ceux d'Hérodote, de Thucydide, ou tout autre livre quelconque; de comparer la date des prédic-

tions et celle de leur accomplissement, et de s'assurer que ce qui s'est passé en Jésus-Christ avait été prédit bien des siècles avant qu'il vînt au monde.

## CHAPITRE XVII.

**Suite du même sujet.**

Non seulement tout ce que les prophètes avaient prédit de Jésus-Christ s'est accompli en lui ; mais lui-même a fait diverses prédictions, et toutes se sont accomplies avec une exactitude surprenante. Avant de mourir il prédit la ruine de Jérusalem, et en des termes qui annonçaient une catastrophe épouvantable : et en effet au bout de quelques années Jérusalem fut détruite, et nous savons par les historiens profanes qu'au siége et à la prise de la ville, il se passa de telles horreurs qu'elles font dresser les cheveux sur la tête. Jésus-Christ annonça à ses apôtres

les travaux, les tourments et la mort qu'ils auraient à souffrir pour son nom, et personne n'ignore que les apôtres s'en allèrent par le monde confirmant par leurs souffrances et scellant de leur sang la foi du divin Maître. Il prédit également que son Église s'étendrait d'une façon admirable, et qu'elle ne périrait jamais malgré toutes les contradictions de l'enfer, et ainsi est-il arrivé, et nous le voyons de nos yeux et le touchons de nos mains.

Que peut-on demander de plus pour être convaincu que Jésus-Christ était réellement envoyé de Dieu, et que comme il nous l'a dit lui-même et comme nous le dit notre Mère la Sainte Église catholique, il est le Fils de Dieu et Dieu comme son Père ; et par conséquent que la doctrine qu'il est venu enseigner au monde est la pure vérité, puisque étant Dieu il ne peut se tromper ni nous tromper ?

Quel déplorable aveuglement que celui

de ces malheureux qui s'obstinent malgré tout à fermer les yeux à de si lumineuses vérités! Ils font parade de ne rien croire; ils disent orgueilleusement que tout cela sont des préjugés, et en toute leur vie peut-être n'ont-ils pas lu un seul des ouvrages où est prouvée la vérité de la Religion; et toute la raison qu'ils ont de ne pas croire c'est d'avoir entendu quelques inepties de la bouche d'un discoureur ignorant. Ayons pitié de leur misérable aveuglement, et tâchons d'obtenir d'eux qu'au moins ils nous écoutent. Si nous obtenons cela, il ne sera pas difficile, avec la grâce de Dieu, de les faire rentrer au bercail de l'Église.

# CHAPITRE XVIII.

**Preuve irréfragable en faveur de la divinité de la Religion chrétienne.**

Après avoir exposé des preuves si convaincantes de la Religion chrétienne, nous finirons par en mentionner une qui se présente d'elle-même aux yeux de tout le monde, et qui pour être comprise n'a pas besoin qu'on consulte la sainte Écriture, ni les saints Pères, ni qu'on lise l'histoire profane, ni qu'on examine les miracles qu'a faits Jésus-Christ, ni les prophéties qui l'ont annoncé, mais qui exige seulement un regard jeté sur des faits admis par tout le monde.

Pour être mieux compris, nous suppose-

rons que nous ne savons rien de certain sur les autres preuves qui manifestent invinciblement la vérité de la Religion. Personne ne nie, pas même les impies, que Jésus-Christ a changé la face du monde entier : le monde était idolâtre, et il s'est fait chrétien. Personne ne peut douter si peu que ce soit, puisque nous le voyons de nos yeux, que la Religion enseignée par Jésus-Christ dure toujours, et s'étend sur une grande partie de la terre ; personne ne conteste que Jésus-Christ était un homme de condition humble et pauvre, qu'il en était de même des apôtres, et que pour établir et propager la Religion chrétienne on n'a point usé de la force des armes, car je ne sache pas qu'on ait jamais dit que Jésus-Christ et ses apôtres avaient été des conquérants ; enfin personne ne peut nier que les préceptes et les conseils de la Religion chrétienne sont en lutte ouverte avec nos passions, qu'elle les contrarie à chaque pas, et qu'elle exige fréquemment de

nous des sacrifices très douloureux à notre cœur.

Tous ces faits étant incontestables et à la portée de tout le monde, j'emploierai le raisonnement de saint Augustin. Changer la face de l'univers, en obtenant que sans forces, sans armes, sans violence d'aucune sorte, des personnes de tout âge, de tout sexe, de toute condition, se soient enrôlées dans la Religion chrétienne, vieillards, jeunes gens, enfants, riches et pauvres, savants et ignorants, et cela non paisiblement, mais en se privant de leurs biens, en sacrifiant leur vie au milieu des plus cruels tourments; arriver à ce que cette religion se soit établie, étendue, perpétuée en dépit des efforts des princes de la terre, des sages du monde, de la résistance de toutes les passions; changer, je le répète, la face du monde de cette manière, Jésus-Christ et ses apôtres l'ont-ils fait, en opérant de grands miracles, oui ou non? Si ç'a été avec des miracles, la Religion

chrétienne est donc vraie; si ç'a été sans miracles, alors je demanderai si ce n'est pas le plus grand des miracles de convertir le monde sans miracles; je demanderai s'ils étaient fous les hommes qui sans preuves, sans aucune manifestation d'une mission divine, sans y être forcés, en s'exposant au contraire à périr d'une mort infâme, ont voulu suivre la doctrine de quelques prédicateurs pauvres, ignorants, envoyés par un autre homme qui avait été condamné au dernier supplice? Cela ne souffre pas de réplique. Qu'ils y réfléchissent ceux qui si légèrement nient la vérité de notre Religion, et ils trouveront là quelque chose de plus solide que dans les frivoles discours de ceux qui les ont trompés.

## CHAPITRE XIX.

**On met à néant le raisonnement fondé sur l'extension et la durée du Mahométisme.**

Quelques-uns diront peut-être que la religion de Mahomet a pris aussi beaucoup d'extension : mais à cela nous répondrons que Mahomet et ses successeurs ont étendu leur religion par le moyen des armes ; leurs preuves étaient le cimeterre levé sur la tête des vaincus : *ou croire ou mourir*. Ont-ils fait ainsi les apôtres allant seuls par le monde, sans autres armes que leur bâton de voyageurs ? Mahomet, quand il commença ses prédications, était un homme fort riche et très puissant, instruit dans la langue de son

temps et de son pays, tenu pour sage parmi les siens, et exerçant une influence considérable; Jésus-Christ était d'humble condition, il n'avait pas appris les lettres, et il était si pauvre qu'il naquit dans une étable, et qu'il n'avait pas où reposer sa tête. Mahomet, loin de contrarier les passions, les a flattées, en accordant à ses sectateurs la plus ample liberté dans les choses qui exercent le plus de séduction et d'entraînement sur le cœur de l'homme; Jésus-Christ, au contraire, loin de flatter aucune passion, loin d'innocenter aucun vice, a toujours parlé avec franchise contre tout désordre moral, n'a excusé aucun mal, et a enseigné par sa parole et par son exemple l'étroit sentier de la vertu. Qu'y a-t-il donc de commun entre Mahomet et Jésus-Christ? Tout bien examiné, nous voyons dans Mahomet un homme puissant qui se fait roi au moyen de divers artifices, qui étend ensuite son règne par la conquête, et qui impose sa

religion à ses vassaux, comme d'autres conquérants ont imposé d'autres lois aux vaincus. Qu'y a-t-il là de divin, de miraculeux? Il y aura, si l'on veut, astuce, habilité, valeur, ou choses semblables; mais de surnaturel il n'y a rien; rien qu'on puisse comparer seulement avec ce qui a été exécuté par Jésus-Christ.

# CHAPITRE XX.

**On résout la difficulté fondée sur l'idolâtrie.**

Peut-être se trouvera-t-il quelqu'un pour dire que l'idolâtrie existait avant la venue de Jésus-Christ, répandue pour ainsi dire dans le monde entier, et qu'encore aujourd'hui elle conserve assujétis à son empire beaucoup de peuples de la terre ; et qu'il est clair pourtant qu'il ne s'ensuit pas que l'idolâtrie est la religion véritable.

Nous avons vu combien est faible le raisonnement tiré de la religion de Mahomet ; beaucoup plus faible encore est celui que l'on fonde, comme nous venons de le montrer, sur l'extension et la durée de l'idolâtrie.

En premier lieu, l'idolâtrie n'est pas une religion, mais un assemblage de toutes les erreurs et de toutes les monstruosités. Dans tel temps et dans tel pays, elle se présente sous une forme, dans d'autres sous une forme toute différente : nous ne voyons pas en elle une religion formée sur un plan régulier, mais une masse informe d'erreurs qui se sont amoncelées avec le temps, masse qui se compose de vérités altérées et défigurées, de fictions complètement arbitraires, d'allégories mal comprises, de passions divinisées ; nous n'y voyons rien de fixe, d'uniforme, rien qui indique un plan, non pas seulement inspiré de Dieu, mais qui ait pu être arrangé par un homme.

Comment après cela oser comparer la Religion chrétienne avec l'idolâtrie ! Cette sainte Religion où tout est d'accord et proportionné, tout est noble, pur, élevé, avec cette religion méprisable, où tout est disparate, informe, mesquin, et souillé de toutes

parts par la flétrissure du vice ! Cette religion divine, si parfaitement d'accord avec toutes les lumières naturelles, qui enseigne bien, il est vrai, des mystères supérieurs à la raison, mais rien de contraire à la raison, comment la comparer avec ce monstrueux assemblage d'erreurs et de délires de l'idolâtrie ! Avec cette tourbe de dieux et de déesses qui se querellent entre eux, se haïssent, se portent envie, se font la guerre, commettent des vols et des adultères, se souillent de toute espèce de vices, favorisent la corruption, se complaisent aux sacrifices de sang humain, exigent pour leur culte les actes les plus honteux, et qui mêlés, confondus sans ordre ni harmonie, sont tous assujétis à une certaine divinité aveugle, dont personne ne sait ce qu'elle est, et dont on ne connaît que le nom, *le destin !* Cette chose qui à la première vue répugne si fort à la raison, il se trouvera quelqu'un qui osera la comparer avec notre Religion auguste ! Pour

se convaincre de ce qu'il y a de monstrueux dans une semblable comparaison, est-il besoin par hasard de quelque chose de plus que d'ouvrir un de ces livres où est contenue l'histoire des faux dieux, et de la comparer avec la doctrine du catéchisme chrétien, et avec les récits de l'Ancien et du Nouveau Testament?

## CHAPITRE XXI.

### Divinité de l'Église catholique.

Nous avons démontré que Jésus-Christ n'était point un imposteur, qu'il avait tous les caractères d'un envoyé du ciel : donc tout ce qu'il a enseigné est la pure vérité ; donc ce qu'il a promis s'accomplira ; donc la sainte Église qu'il a fondée durera, comme lui-même l'a dit, jusqu'à la consommation des siècles ; donc cette Église à laquelle il a promis son assistance ne peut nous tromper ; et par conséquent nous devons nous reposer tranquillement dans la foi que nous lui portons, sans qu'il nous soit permis de douter d'aucun des articles enseignés par elle.

Cette Église dans le sein de laquelle nous devons rester, est l'Église catholique, apostolique, romaine, laquelle reconnaît pour chef visible le Pape de Rome; car il ne suffirait pas d'être convaincus que Jésus-Christ est vrai Dieu et vrai homme, et qu'il est venu au monde pour nous racheter, et que toutes les religions autres que la Religion chrétienne sont fausses, si nous n'étions unis avec la véritable Église qui est l'Église catholique romaine. Quelques éclaircissements particuliers sont nécessaires ici. Comme les sectes séparées de l'Église catholique se nomment aussi chrétiennes, il pourrait arriver en effet que quelque imprudent se laissât tromper par la sainteté de ce nom, et tombât dans l'erreur en se persuadant qu'il suffit d'appartenir à une de ces sectes pour obtenir le salut éternel.

## CHAPITRE XXII.

### Fausseté des sectes séparées de l'Église Romaine.

Si l'on veut rendre manifeste l'égarement où se trouvent toutes les sectes séparées de l'Église romaine, il n'est pas nécessaire d'attaquer une à une toutes les erreurs dans lesquelles elles sont tombées, mais il suffira d'exposer une raison, qui militant également contre toutes, les convainc toutes de fausseté. Pour cela nous leur demanderons : quelle est la véritable Église? il est clair qu'elles doivent convenir que c'est celle qui ayant été fondée par Jésus-Christ et les apôtres, s'est perpétuée jusqu'à nous. Bien.

Continuons : quelle est l'église qui réunit ces caractères? Est-ce l'Eglise romaine, ou quelqu'une des autres? Qu'elles se présentent toutes en ligne de bataille, luthérienne, calviniste, protestantes de tout nom, nous les mettrons en déroute à l'aide d'une seule question. Et cette question sera : qui t'a fondée? Moi, répondra l'une, Luther m'a fondée; moi, Calvin, dira l'autre; Socin, exclamera celle-ci; Fox, dira celle-là; et ainsi pourrons-nous nous adresser successivement à toutes. C'est à dire que leur ancienneté remonte à deux cents ans, ou à trois cents ans tout au plus, tandis que la fondation de l'Église romaine date de l'apôtre saint Pierre, et que la succession de ses pontifes s'étend par une chaîne non interrompue de saint Pierre au Pape actuel Pie IX. C'est là un argument sans réplique, puisqu'il est fondé sur un fait que ne peuvent nier les protestants eux-mêmes, et qu'à dire vrai ils n'ont jamais osé nier non plus.

# CHAPITRE XXIII.

**On donne quelques règles pour ne pas se laisser tromper par les protestants, et on résout quelques-unes des difficultés qu'ils ont l'habitude de présenter.**

Que disent donc les protestants pour cacher leur apostasie? ils disent que l'Église romaine s'est corrompue, est tombée dans l'erreur, et que partant il était nécessaire de la corriger et de la réformer; tellement qu'ils s'appellent eux-mêmes *réformés*, et leurs églises *églises réformées*. Dans de semblables disputes les hérétiques affectent d'habitude beaucoup de zèle pour la vérité et la vertu; c'est pour cela qu'il faut être

circonspect, et ne pas se laisser éblouir par des paroles qui ne signifient rien, par des raisonnements qui ne prouvent rien.

Il est nécessaire aussi de tenir pour suspects beaucoup de récits dans lesquels ils exagèrent les abus et les vices, parce que l'esprit de secte et la haine profonde qu'ils nourrissent contre l'Église catholique romaine, les entraînent souvent jusqu'à la calomnie, soit en inventant ce qui n'a jamais existé, soit en grossissant et en envenimant ce qui est vrai.

Le fidèle catholique, surtout s'il n'est pas suffisamment versé dans la connaissance de l'histoire, ne doit pas entrer dans les questions où il s'agit de savoir s'il y a eu ou non plus ou moins de corruption en tel ou tel temps, en tel ou tel lieu, si tel ou tel ecclésiastique ou évêque a rempli ses devoirs ou non. Le moyen le plus court et le plus judicieux de répondre à de pareilles difficultés est renfermé dans le dialogue suivant :

*Le protestant* dira : en tel siècle il y a eu tel et tel abus ; même à Rome on remarquait tel ou tel excès ; les ecclésiastiques n'accomplissaient pas leurs devoirs, s'abandonnaient au vice.

*Le catholique.* Je n'examinerai pas ce qu'il y a de vrai ou de faux dans ce que vous dites; mais je veux bien supposer que tout cela soit ainsi. Jésus-Christ n'a point dit qu'il fondait une Église, dans laquelle tous les papes seraient bons, dans laquelle tous les évêques et tous les ecclésiastiques rempliraient toujours leurs devoirs; ce qu'il a dit c'est qu'il ne permettrait pas que cette Église tombât dans l'erreur, et qu'il serait avec elle jusqu'à la consommation des siècles. Qu'ont de commun les vices soit des ecclésiastiques, soit des évêques, soit des papes, avec la doctrine qu'ils enseignent? Ils sont chargés de me l'enseigner, je vois en eux des envoyés de Jésus-Christ ; s'ils sont vicieux, je m'en affligerai, j'en aurai

pitié, cependant cela ne m'autorise pas à me séparer de leur doctrine. Jésus-Christ m'a dit d'écouter ses ministres, et il ne m'a pas averti que je ne devais point les écouter s'ils étaient mauvais.

*Le protestant.* Comment est-il possible que Jésus-Christ pour nous enseigner la vérité, ait jamais voulu se servir de ministres pervers? Qu'a de commun la sainteté avec le vice, la lumière avec les ténèbres?

*Le catholique.* Voyez comment chacun considère les choses à sa façon. Je suis si loin de m'étonner de ce qui vous paraît étrange, que je trouverais très irrégulier au contraire que Jésus-Christ n'eût voulu se servir que de ministres vertueux seulement. Car ou bien il eût fallu en pareil cas qu'il opérât continuellement un grand miracle, en ne permettant qu'en aucun temps et en aucune partie du monde aucun ministre de l'Église commît un seul péché, ou bien il eût été nécessaire qu'il nous donnât une marque certaine

pour reconnaître parmi ses ministres ceux qui seraient pécheurs, afin de savoir que nous ne devions pas les écouter. Or vous savez, et tout le monde sait, qu'il y a beaucoup de péchés qui peuvent se commettre sans que personne d'autre le sache que celui qui les commet : en pareil cas quel remède aurions-nous? Dieu devrait nous envoyer continuellement des anges pour nous révéler de ne point écouter tel ecclésiastique, tel évêque, parce qu'il aurait commis à telle heure tel ou tel péché. Ne voyez-vous pas en quelle confusion nous nous trouverions tout de suite, si nous suivions une semblable doctrine? Ne voyez-vous pas combien il est peu fondé de dire que l'Église romaine a erré, et que nous ne devons point l'écouter, en appuyant cette assertion sur les vices des ecclésiastiques, des évêques, et même des papes ; et cela même en supposant que ces vices ont été aussi nombreux et aussi graves que vous le dites, et même qu'ils l'ont été beaucoup plus?

*Le protestant*. Mais n'est-ce pas une chose bien dure que vous soutenez et que vous pratiquez, vous autres catholiques, en assujettissant la raison en matière de foi au jugement de l'Église, c'est-à-dire, d'autres hommes?

*Le catholique*. Nous assujettissons notre raison à l'autorité de l'Église, parce qu'elle est dépositaire de la vérité, dont Dieu même lui a confié le dépôt, en lui promettant son assistance pour la garder et pour l'enseigner; par conséquent en nous soumettant à l'autorité de l'Église, nous nous soumettons à l'autorité de Dieu même.

*Le protestant*. Mais est-ce que la sainte Écriture ne suffit pas pour savoir tout ce que Dieu a voulu nous révéler?

*Le catholique*. Non, monsieur : et la meilleure preuve c'est vous-mêmes protestants. Depuis que vous vous êtes séparés de l'Église catholique, vous en avez toujours appelé à l'autorité de la sainte Écriture, et vous êtes

parvenus à tirer si bien au clair la vérité, que vous avez fini par ne plus vous entendre entre vous; vous avez formé des sectes si nombreuses et si variées, qu'il n'est pas facile de les classer, ni même de les compter. La vérité est une, et toujours la même : comment est-il possible que la vérité se trouve dans des sectes si peu d'accord entre elles, et dont la croyance va changeant chaque jour? Il n'y a pas de preuve plus solide de la fausseté d'une règle que d'être conduit par la règle même à des résultats faux : or la règle d'interpréter la sainte Écriture, en s'attachant uniquement au jugement de chaque individu, et en refusant d'écouter la voix de l'Église catholique, a conduit les protestants dans un tel nombre d'erreurs, qu'au moment présent ce serait une tâche des plus ardues de vouloir, non pas les réfuter, mais seulement les compter.

*Le protestant.* Mais à quoi pouvons-nous recourir de meilleur que la parole même de Dieu?

*Le catholique*. Si la parole de Dieu était tellement claire dans toutes ses parties, qu'elle n'offrît aucune difficulté, de façon que chacun pût la comprendre sans danger de se tromper, alors le système des protestants serait admissible; mais j'entends dire que la sainte Écriture est un océan dans lequel se perdent les hommes les plus sages; et vous-mêmes, qui vous opiniâtrez à la tenir pour si claire et si facile, vous nous donnez une preuve évidente qu'elle ne l'est pas, puisque chaque secte, pour ne pas dire chaque sectaire, a une façon particulière de l'entendre. Il me paraît à moi que si Jésus-Christ n'avait pas institué sur la terre une autorité vivante pour nous enseigner la vérité, nous éloigner de l'erreur et éclaircir nos doutes, il nous aurait abandonnés dans une confusion telle que la lumière de la vérité divine ne nous aurait pas beaucoup servi.

Depuis que Jésus-Christ est venu au

monde, il est né continuellement sectes sur sectes, qui ont enseigné les erreurs les plus grossières et les plus monstrueuses, comme vous ne pouvez le nier : que serait-il donc advenu de la vérité, si nous n'avions à la main une règle fixe et sûre au moyen de laquelle nous pouvons distinguer la vérité de l'erreur? Nous autres catholiques, nous disons que cette règle infaillible est l'autorité de l'Église; nous le disons et nous pouvons le prouver par la même Écriture sainte à laquelle vous, protestants, en appelez; et de plus, à ne considérer la chose qu'à la lumière naturelle seulement, on voit si évidemment qu'il est conforme à la raison que Jésus-Christ ait établi sur la terre un maître qui pût nous instruire sans péril d'erreur, que si cela n'était pas, on pourrait dire qu'il nous a laissés dans l'incertitude sur ce qui est le plus nécessaire à notre salut, et qu'il n'a pas réussi à fonder solidement son Église, ce qui serait un blasphème contre sa bonté et contre sa sagesse.

# CHAPITRE XXIV.

**Autre argument contre les protestants.**

Abstaction faite de ces raisons dont il est impossible de ne pas reconnaître la valeur, il reste toujours contre les protestants une difficulté insoluble. Ils disent que l'Église devait être réformée, que ses abus et ses erreurs devaient être corrigés; mais je leur demanderai si pour exécuter tout cela, il était nécessaire que ceux qui se chargeraient d'une si grande entreprise fussent envoyés de Dieu, et qu'ils eussent reçu du ciel une si importante mission? Il est évident que oui : car qui oserait entreprendre de corriger l'œuvre de Dieu sans être envoyé de Dieu! Voilà qui est bien. Maintenant,

Luther, Calvin, Zuingle, Bucer, et tous les autres coryphées du protestantisme, de qui tenaient-ils une pareille mission? Quelle preuve ont-ils donnée qu'ils étaient envoyés du ciel? Tout le monde le sait, il n'y a pas actuellement un seul protestant instruit et judicieux, qui n'éclatât de rire si on lui parlait de miracles ou de prophéties à l'appui de l'autorité des prétendus réformateurs; tout le monde sait aussi que l'histoire de ces hommes fatalement célèbres, est si récente qu'il n'est pas difficile de suivre leur vie pas à pas, et d'y montrer beaucoup de choses propres à faire rougir ceux qui suivent leurs doctrines. Comment vouloir après cela que nous ajoutions foi à leurs paroles? Ne vaut-il pas mieux s'en tenir à l'autorité de l'Église romaine, dont la fondation date du temps des apôtres, et qui au milieu de tant de vicissitudes et de calamités est restée toujours inébranlable dans l'enseignement d'une même doctrine?

## CHAPITRE XXV.

**Règles de prudence que doit observer le catholique en traitant des mystères.**

Il arrive souvent que les raisonnements contre la Religion ne s'attaquent ni aux miracles, ni aux prophéties, ni à la sainteté de la doctrine, ni à nulle autre des preuves qui manifestent sa divinité, mais que la question se fixe sur quelque mystère contre lequel se dirigent les attaques. Dans de tels cas beaucoup de discrétion est nécessaire, ou bien on courre le danger de rester embarassé dans la dispute. La raison en est évidente : le mystère, par là même qu'il est mystère, ne peut être expliqué de manière à

se présenter à notre raison avec une clarté complète, et par suite l'incrédule se prévalant de l'obscurité qui doit nécessairement accompagner les explications du catholique, déclare faux ce qui ne doit s'appeler qu'incompréhensible. Cela n'arrivera pas, si le catholique sait placer la question sur son véritable terrain : chose qu'il fera facilement s'il a présentes à l'esprit les réflexions suivantes.

En premier lieu, le catholique doit se garder soigneusement de s'évertuer à rendre clair de telle façon le mystère, qu'il puisse prétendre qu'il n'y reste plus aucune obscurité : cela serait nier au mystère sa qualité de mystère, car si nous pouvions nous autres le comprendre et l'expliquer, il cesserait pour nous d'être mystère. Ainsi en traitant du mystère de la Très-Sainte Trinité, de l'Incarnation ou de tout autre quelconque, s'il n'y a pas lieu de blâmer celui qui cherche à y jeter du jour, soit au moyen des compa-

raisons qu'il a vues dans le catéchisme, soit à l'aide des réflexions qu'il a entendues de personnes sages et pieuses, il faut cependant procéder en cela avec beaucoup de circonspection, et éviter de donner à ces comparaisons et à ces réflexions une importance plus grande qu'elles n'ont en realité, ce qui arriverait si l'on donnait pour une raison solide ce qui n'est qu'une similitude convenable ou un éclaircissement plausible. Il sera bon avant tout de protester qu'on ne comprend pas le mystère, qu'on ne prétend pas le moins du monde le comprendre, et qu'il en est de même de tous les catholiques précisément parce qu'ils le reconnaissent pour un mystère. Il sera également bon en traitant avec les incrédules, de ne pas s'arrêter longtemps sur les comparaisons ni les autres raisons de convenance, et peut-être bien souvent sera-t-il plus utile de ne se servir d'aucun de ces moyens, parce que l'incrédule ou les autres qui écoutent pour-

raient croire qu'on allégue ces choses comme des preuves ; et d'autre part si l'adversaire est quelque peu habile, il aura soin d'attaquer le côté faible du raisonnement, et s'il parvient à ébranler la raison de convenance, il se vantera d'avoir fait vaciller le mystère même. Il me paraît que le plus prudent en pareil cas serait d'adopter plus ou moins la méthode prescrite dans le dialogue suivant.

## CHAPITRE XXVI.

### Méthode pour disputer avec les incrédules sur les mystères.

*L'incrédule* dira : comment est-il possible de croire les choses que vous croyez ? Trois Personnes et pourtant un seul Dieu ; un Dieu fait homme ; la substance du pain changée au corps de ce Dieu-Homme ; et autres choses semblables : voyons, comment m'expliquez-vous ces mystères ?

*Le catholique.* Aucun catholique ne prétend pouvoir les expliquer ni les comprendre ; nous reconnaissons que ce sont des mystères, et par là même nous confessons qu'ils sont incompréhensibles.

*L'incrédule.* Mais comment les croyez-vous alors?

*Le catholique.* C'est très simple : nous les croyons parce que nous sommes certains que Dieu les a révélés.

*L'incrédule.* Mais quel mérite peut-il y avoir devant Dieu à croire des choses qu'on ne comprend pas?

*Le catholique.* Si ces choses se comprenaient par la seule raison, la foi serait peu méritoire : en les croyant, nous soumettons notre faible intelligence à la sagesse infinie.

L'*incrédule.* Mais je voudrais que vous m'expliquassiez, par exemple, comment il peut y avoir un seul Dieu et trois Personnes?

Le *catholique.* Je ne saurais l'expliquer bien : je répète que pour moi c'est un mystère; je le révère profondément, et je me tiendrais pour coupable si j'avais l'orgueil de vouloir le comprendre.

L'*incrédule.* Allons; cette soumission si aveugle de l'entendement en des choses

qu'on ne comprend pas, me paraît insupportable.

Le *catholique*. Cette soumission me paraît très supportable à moi, et elle est loin de me paraître aveugle. Si vous me le permettez, je vous expliquerai comment je conçois cette soumission de l'intelligence, et à cet effet je prendrai la liberté de vous adresser quelques demandes.

L'*incrédule*. Bien volontiers; je les écouterai avec un vrai plaisir.

Le *catholique*. Y a-t-il des choses que notre intelligence ne peut comprendre? et ne point les comprendre est-ce une raison suffisante pour les nier?

L'*incrédule*. Cette demande est si générale, si vague...

Le *catholique*. Comment si générale! comment si vague! au contraire elle est des plus précises. Ne craignez rien. Pour montrer qu'il y a des choses que nous ne pouvons comprendre, je n'aurai besoin ni de m'élever

jusqu'au ciel, ni de pénétrer dans les entrailles de la terre, ni de me renfermer dans des choses générales et vagues ; mais j'ai ici même des faits que vous ne pourrez me contester. Ignorez-vous que l'homme ne comprend presque rien de tout ce qui l'environne ? nous comprenons-nous par hasard nous-mêmes ? ces yeux avec lesquels nous voyons, l'ouïe, le tact, l'odorat, le goût, tous nos sens dont nous nous servons continuellement, savons-nous peut-être en quoi ils consistent ? Aucun philosophe en ce monde a-t-il pu l'expliquer jusqu'à présent ? ne savez-vous pas que les savants les plus éminents ne marchent qu'à tâtons, quand ils cherchent à expliquer les phénomènes les plus ordinaires de la nature ?

L'*incrédule*. Il en est ainsi effectivement : la nature est pleine de secrets, nous-mêmes à nos yeux sommes un grand mystère ; mais enfin que concluez-vous de cela ?

Le *catholique*. J'en conclus qu'il y a beau-

coup de choses que nous ne comprenons point, et que ne pas les comprendre n'est pas une raison pour les nier; ensuite que pour croire une chose, la difficulté n'est pas de savoir si nous la comprenons ou non, mais bien si nous avons ou si nous n'avons pas un motif pour la croire. Au fond, ce qui vous étonne tant dans les catholiques, est pratiqué par tout le monde, et vous le pratiquez vous-même tous les jours. Quand on nous raconte qu'en tel pays existe un animal fort extraordinaire, qu'on y trouve une mine très abondante en tel ou tel métal, qu'on y voit une plante rare de telle ou telle nature, qu'il s'y produit des phénomènes singuliers que nous ne voyons point parmi nous, pour le croire ou ne pas le croire, nous n'examinons pas si nous comprenons comment se réalisent ces choses extraordinaires, et par quels moyens, mais nous considérons par qui elles sont rapportées, si c'est par une personne digne de foi,

soit pour son intelligence, soit pour son expérience, soit pour sa véracité ; et nous tiendrions pour ridicule celui qui s'aventurerait à dire, par exemple, qu'il ne croit pas qu'il y ait en tel pays des hommes de telle couleur parce qu'il ne conçoit pas comment la chose peut avoir lieu.

Faites-vous même l'application à notre cas. Lorsque nous traitons des mystères dans une religion, ce que nous devons examiner c'est si cette religion a effectivement les caractères d'une œuvre divine ; si elle les a, si nous sommes convaincus qu'elle est venue effectivement de Dieu, qu'importe que nous comprenions les mystères ? Dieu, par hasard, ne saurait-il pas des choses que nous autres ne pouvons savoir ? Et pourquoi ne pourrait-il pas nous les révéler ? et s'il nous donne à connaître que c'est lui-même en réalité qui nous les révèle, qui pourrait nier l'obligation que nous avons de les croire ? nous croyons un homme de bien, même lorsqu'il nous

rapporte des choses que nous ne comprenons pas, et nous ne croirions pas Dieu, qui ne peut se tromper ni nous tromper! Les preuves que notre religion est divine, nous les avons dans les miracles, dans l'accomplissement des prophéties, et en divers autres faits qu'il n'est pas nécessaire d'énumérer maintenant: que voudrions-nous de plus? et qu'est-ce que notre foi a donc d'étrange?

## CHAPITRE XXVII.

**On expose l'existence et la nécessité du souverain Pontificat.**

Il arrive fréquemment que ceux qui entreprennent de combattre la Religion catholique s'abstiennent de parler contre le christianisme, et même parfois manifestent un respect affecté pour le catholicisme, se servant habilement de ce moyen pour diriger leurs coups plus sûrement et plus fortement. Ils savent bien que sans chef de l'Église, il n'y a pas de catholicisme, et pour cette raison ils s'attachent à discréditer la Papauté, en représentant la suprématie du Saint-Siége comme une chose nullement nécessaire,

comme une usurpation sur l'autorité des autres évêques. A cause de cela, il importe de ne pas perdre de vue quelques réflexions à l'aide desquelles on peut répondre à cette classe d'ennemis de l'Église.

L'idée du souverain Pontificat, qui déconcerte si fort les protestants et les incrédules, comme si c'était celle d'une institution monstrueuse, est cependant la plus simple, la plus conforme à la raison qui se puisse imaginer. Nous disons, nous catholiques, que le Pape est le chef visible de l'Église, c'est-à-dire, qu'il est chargé de gouverner tout le troupeau de Jésus-Christ sur la terre, en lui donnant la pâture salutaire de la bonne doctrine, et en le dirigeant dans le chemin du salut éternel. Nous disons que l'autorité du Pape est supérieure à celle des évêques, et que ceux-ci doivent le respecter et lui obéir, puisqu'il a été placé au-dessus d'eux par Jésus-Christ lui-même. Laissant de côté les preuves nombreuses qu'on peut tirer de

l'Écriture et de la Tradition en faveur de ces vérités, nous nous bornerons à quelques réflexions qui sont à la portée de tout le monde.

C'est un fait constant qu'aucune société grande ou petite ne peut subsister sans un chef qui la préside et la gouverne. Dans la famille il y a l'autorité du père; les villages, les bourgs, les villes, les provinces ont leurs alcades, leurs gouverneurs, leurs chefs politiques, leurs capitaines généraux; les nations ont un roi, quand elles suivent la forme monarchique, ou bien un président, un consul, si elles vivent en république, c'est-à-dire, un chef, sous un nom ou sous un autre. L'Église catholique étant une société répandue par toute la terre, avec ses doctrines, ses coutumes, ses lois, serait-il donc possible qu'elle fût sans un chef? pourrait-on concevoir que Jésus-Christ eût organisé son Église de telle façon, qu'il ne lui eût pas donné une autorité pour la gouver-

ner? Jésus-Christ aurait-il eu moins de prévoyance et de bonne volonté que tous les autres législateurs, qui après avoir donné leurs lois à un peuple n'ont jamais oublié d'instituer une autorité qui veillât sur leur observation?

On dira peut-être que les évêques sont là pour cela; mais il faut considérer que l'autorité de chaque évêque est limitée à son diocèse, et par conséquent dans les matières qui concernent toute l'Église, si nous n'avions que l'autorité des évêques, nous nous trouverions sans autorité compétente. On répliquera que pour cela sont les Conciles généraux, auxquels prennent part ou du moins sont appelés les évêques de toute l'Église. Mais nous ajouterons nous autres que le Concile, par là-même qu'il est une assemblée, a besoin d'une tête, et que cette tête n'existe pas sans le souverain Pontife. Nous abstenant de beaucoup d'autres réflexions qu'on pourrait faire sur ce

point, nous nous contenterons de la suivante qui anéantira d'un seul coup toute la difficulté, en démontrant jusqu'à l'évidence la nécessité du souverain Pontificat, et en prouvant que sans lui, les Conciles généraux ne suffiraient pas pour le gouvernement de l'Église.

L'Église n'est pas une société qui existe seulement à certaines époques, mais qui dure toujours : donc l'autorité qui doit la diriger et gouverner, ne peut être une autorité intermittente; les Conciles, et principalement les Conciles généraux, ne peuvent se réunir que par intervalles, et même assez longs : donc ils ne sont point aptes à gouverner par eux seuls l'Église. Le dernier Concile général, qui est celui de Trente, s'est réuni il y a environ trois siècles : que serait-il arrivé du gouvernement de l'Église pendant un aussi long intervalle, s'il n'eut existé d'autre autorité que celle des Conciles? et que sera-ce dans l'avenir, si l'on considère

les difficultés et les inconvénients qui s'opposent à la tenue de semblables assemblées; peut-être se passera-t-il encore des siècles avant qu'il se tienne un autre Concile général? A chaque moment surgissent des disputes sur la foi et sur les mœurs, à chaque instant se présentent des difficultés sur des points très graves de discipline : à qui donc pourrait recourir le peuple fidèle, si Jésus-Christ n'avait pas laissé sur la terre son vicaire, en la personne du Pontife romain?

Les considérations que nous venons de présenter sont si naturelles, si simples et si pleines d'à propos, qu'il faut beaucoup d'obstination pour ne pas céder à leur évidence. Que tout catholique se garde de prêter l'oreille à ceux qui cherchent à lui persuader que la suprématie du Pape n'est d'aucune nécessité; qu'il comprenne qu'il ne s'agit de rien de moins que d'un dogme de foi, reconnu comme tel par toute l'Église, et qu'il sache que le jour où il cesserait de

reconnaître que le Pape est le Pasteur suprême de l'Eglise, ce jour-là il cesserait d'être catholique.

## CHAPITRE XXVIII.

**Sur le pouvoir de l'Église d'imposer des commandements aux fidèles.**

C'est une chose digne de larmes que l'oubli où sont quelques chrétiens, de l'obligation qu'ils ont de remplir les préceptes de l'Église. Il y a des gens de la bouche desquels ne sort aucune attaque contre les mystères, et qui se vantent de conserver la foi, mais qui néanmoins en parlant de certains préceptes de l'Église, disent tranquillement que cela vient des hommes, qu'eux sont chrétiens, mais non fanatiques ; et qui ainsi ne tiennent aucun compte, par exemple, du jeûne, de l'abstinence de la chair,

etc. Ce qu'il y a de plus frappant dans une conduite semblable, c'est l'inconséquence : car s'ils sont chrétiens-catholiques, ils ne peuvent douter que l'Église a le pouvoir législatif dans les choses qui sont de sa compétence, et partant qu'elle peut imposer aux fidèles les préceptes qu'elle juge convenables pour les diriger dans la voie du salut éternel. Concluons de là qu'on peut les convaincre de contradiction par la réflexion suivante : croyez-vous que l'Eglise ait le pouvoir d'imposer des commandements dans les matières de son ressort? si vous dites que non, vous n'êtes plus catholiques, vous avez cessé de croire un point de foi catholique ; si vous dites que oui, comment pouvez-vous appeler préjugé ou fanatisme, l'accomplissement de préceptes, dont vous admettez la légitimité, comme émanés d'une autorité reconnue par vous-mêmes pour compétente ?

Si l'homme se sent faible pour accomplir

les commandements que l'Église lui impose, mieux vaut pour lui confesser sa faiblesse que de se servir pour s'excuser d'expressions dont la signification naturelle est, ou bien que l'on a cessé d'être catholique, ou bien que l'on est inconséquent à un degré inconcevable.

La foi nous enseigne l'obligation qu'ont tous les fidèles d'observer les commandements de l'Église; mais il sera bon de rendre évidente cette vérité par la seule lumière de la raison : nous allons le faire en peu de mots.

Dans toute société bien ordonnée, des lois sont nécessaires pour son arrangement : donc il est également nécessaire qu'il existe un pouvoir ayant la faculté de les établir. Les membres de toute société sont obligés d'obéir aux lois qui règnent chez elle, car autrement inutile serait la loi, irrisoire le droit de l'autorité législative, et impossible de plus le bon ordre et même l'existence de la so-

ciété. L'Église catholique est une société répandue par toute la terre : donc il doit exister chez elle la faculté de faire des lois pour les fidèles ; donc ceux-ci sont obligés de les observer.

# CHAPITRE XXIX.

### Autorité de l'Église dans la prohibition des mauvais livres.

La défense que fait l'Église de lire les mauvais livres, est un des points sur lesquels ses ennemis ont beaucoup déclamé. Ceux-ci ne reconnaissant pas en tout le reste l'autorité de l'Église, il n'est pas étonnant qu'ils ne la reconnaissent pas non plus en ce qui concerne la prohibition des mauvais livres, mais ils devraient avouer au moins que l'Église par cette prohibition agit conformément à ses principes, et remplit un devoir que lui impose son institution.

Un père de famille qui voit introduire dans sa maison un livre contenant des doctrines perverses, use d'un droit indéniable en défendant à sa famille de le lire; l'autorité civile défend avec le même droit la circulation des écrits, qui poussent à l'infraction des lois ou à la corruption des mœurs, ou bien encore qui peuvent provoquer des troubles et des séditions; c'est à dire que c'est un droit reconnu de l'autorité paternelle et civile de veiller sur les livres et les écrits : et il ne saurait en être autrement, puisque l'influence considérable qu'un écrit peut exercer en bien ou en mal est chose généralement reconnue. Ces observations préalablement faites, je demanderai à tout homme judicieux s'il ne trouve pas très naturel, très juste, très raisonnable que l'Église chargée de la garde du dépôt sacré de la saine doctrine, qui a reçu de Jésus-Christ la mission de conduire les hommes à la sublime destinée du salut éternel, veille avec un soin as-

sidu sur les livres dangereux qui circulent parmi les fidèles, et défende la lecture de ceux dont elle juge l'influence pernicieuse? Quel plus grand poison qu'un livre qui pervertit les idées, ou corrompt les mœurs? Comment peut-on disputer à l'Église le droit de défendre à ses membres de donner par une curiosité indiscrète la mort à leurs âmes?

## CHAPITRE XXX.

**On démontre l'ineptie de ceux qui affectent l'incrédulité pour paraître sages.**

Il ne manque pas de gens qui pensent que l'incrédulité est une preuve d'absence de préjugés et de sagesse, et peut-être est-ce là le motif qui en a porté plusieurs jusqu'au point d'en prendre l'extérieur. Lamentable extravagance née de la vanité et de l'ignorance! Préjugé funeste qu'il est nécessaire de combattre, et contre lequel il faut prémunir le chrétien dès ses premières années. Un livre comme celui-ci n'est pas l'endroit propice pour dissiper une pareille erreur avec toute l'abondance d'érudition et de réflexions à

laquelle convie la matière; cependant il ne sera pas hors de propos de présenter quelques considérations et de consigner ici quelques faits, qui pourront servir à constater que la foi n'est pas en opposition avec les lumières et avec la sagesse.

En premier lieu, la foi s'exerce sur des objets que l'homme ne peut comprendre à la lumière de la raison; tellement que s'il veut examiner avec les seules forces de son intelligence les mystères augustes que la foi lui enseigne, il reste ébloui et dans les ténèbres. Les sciences humaines ont pour objet les choses que notre raison peut atteindre: donc la foi s'exerçant sur des objets autres que ceux qui occupent la science, l'une ne cause ni tort ni embarras à l'autre.

La foi et la science, loin de se gêner et de se faire tort l'une à l'autre, se viennent au contraire réciproquement en aide; car étant l'une aussi bien que l'autre une lumière accordée d'en haut à l'entendement humain,

elles sont comme deux sœurs qui peuvent et doivent vivre dans une étroite amitié, en se rendant des services mutuels. L'homme qui croit, en même temps qu'il possède la science, trouve des raisons nombreuses de s'assurer combien sa foi est solidement fondée; et quoiqu'il ne lui soit pas possible de placer dans une lumière complète les mystères qui forment l'objet de sa croyance, il sait au moins les rendre plausibles, en les présentant sous mille aspects différents, et en faisant voir que s'ils sont supérieurs à la raison, ils ne sont cependant pas contraires à la raison.

La science à son tour peut également recueillir beaucoup d'avantages de la foi, et elle les a recueillis en effet, comme on peut le prouver l'histoire à la main. Si l'on compare la science des philosophes païens avec celle des philosophes chrétiens, en ce qui concerne les questions les plus élevées, on verra que les premiers étaient de véritables

enfants par rapport aux seconds. Et en effet un enfant avec le seul catéchisme chrétien acquiert des connaissances si relevées, que si Socrate, Platon, Aristote, Cicéron, Sénèque, en un mot, tous les grands hommes de l'antiquité, pouvaient sortir du tombeau, ils l'écouteraient dans la stupeur et l'admiration. Et à bon droit, puisqu'ils entendraient expliquer avec une simplicité sublime les plus hautes questions sur Dieu, sur l'homme, sur la morale, eux qui consumèrent une longue existence à poursuivre une solution tout au plus vraisemblable de ces questions.

Ceci n'est point une exagération, c'est une vérité sur laquelle sont d'accord tous les hommes éclairés; et les incrédules eux-mêmes n'ont pu nier les grands progrès dont l'esprit humain est redevable aux enseignements du christianisme. Comment donc serait-il possible que la Religion de Jésus-Christ fût en opposition avec la science, et que l'incrédulité fût la preuve d'une intelli-

gence éclairée? Ce qui a contribué si puissamment à répandre les lumières sur l'humanité, pourrait-il être l'ami des ténèbres? Ce qui est descendu du sein de la sagesse infinie, de la source de toute lumière, ne peut être ennemi de la lumière.

## CHAPITRE XXXI.

**Continuation du même sujet.**

Ceux qui pensent que l'incrédulité est fille des lumières, montrent qu'ils n'ont qu'une connaissance fort bornée de l'histoire du savoir humain. Il suffit d'ouvrir un de ces ouvrages qui contiennent les vies des hommes illustres, de ceux qui par leurs talents et leur savoir ont honoré l'humanité depuis l'établissement de la Religion chrétienne, et l'on verra que les savants les plus distingués se sont glorifiés du beau titre de fils de l'Église catholique. Qu'on parcoure les listes des hommes qui se sont le plus signalés dans une branche quelconque des connais-

sances humaines, et il est bien sûr que l'Église catholique pourra toujours nommer un grand nombre de ses fils, qui sans cesser de captiver leur entendement sous le joug de la foi, ont brillé comme des flambeaux étincelants par leurs talents et leur savoir.

Mais quoi! ne possédons-nous pas d'immenses bibliothèques, qui sont comme le dépôt des connaissances humaines? D'où est donc venu cet amas de livres, dont la vue seule nous effraie? Qu'on les visite, et l'on verra que ces livres sont en immense majorité l'œuvre d'auteurs chrétiens, et pour une part considérable ecclésiastiques. Donc c'est une ineptie de dire que la Religion est ennemie du savoir, que l'incrédulité est une preuve de lumières, et que la foi est l'apanage des esprits faibles et étroits; donc se montrer incrédule pour paraître savant, est un signe évident d'ignorance, c'est une vanité puérile, c'est une frivolité condamnable,

dont doit se préserver avec soin tout homme intelligent et judicieux. La force de cette vérité est si grande, que même au milieu de la dissipation et de l'agitation du monde, l'irréligion commence à être vue de mauvais œil, et la mode insensée de se poser en incrédule arrive à tomber dans le mépris. Entre personnes bien élevées, même parmi celles qui ont peu d'attachement à la Religion, on regarde comme une chose indigne d'un galant homme l'habitude des propos irréligieux.

## CHAPITRE XXXII.

**Réflexions que doit avoir présentes à l'esprit le catholique, quand on lui propose quelque difficulté contre la Religion.**

Il peut arriver souvent que l'on oppose à un catholique des difficultés qu'il ne parvient pas à résoudre, mais ce n'est pas là une raison suffisante pour le faire chanceler dans sa foi. Ce que l'on peut inférer de pareilles occurrences, c'est que l'adversaire est plus fort ou plus instruit sur la matière. Si l'on examine bien ce qui se passe, ce n'est pas seulement dans les questions religieuses qu'il arrive parfois au défenseur de la vérité d'avoir le dessous, la même chose

se rencontre dans toutes les autres branches. Combien de fois ne voit-on pas l'avocat d'une mauvaise cause embarrasser et confondre son adversaire, soit par la supériorité de son talent et de ses connaissances, soit par sa finesse et son habileté? Dans les conversations, ne sommes-nous pas témoins à tout moment qu'un homme d'une intelligence vive et nette, surtout s'il est doué d'une parole facile et prompte, sait donner à tous les sujets la tournure qu'il lui plaît, et faire paraître, comme on dit, *blanc ce qui est noir, et noir ce qui est blanc?* Il n'y a donc rien à conclure contre la Religion de ce qu'un incrédule a proposé une difficulté, à laquelle les catholiques qui l'écoutaient n'ont su que répondre.

Dans des cas semblables, le fidèle ne doit pas perdre de vue les considérations suivantes. L'incrédule qui propose la difficulté n'est pas d'ordinaire un homme très savant; il sera plus ou moins éclairé, aura plus ou

moins d'instruction, mais enfin il appartiendra le plus souvent à cette espèce de personnes d'une intelligence moyenne très nombreuses dans les classes qui ont reçu une certaine culture. On peut déjà présumer de là que l'argument dont l'adversaire se prévaut, ne doit pas être une découverte inconnue au monde jusqu'à lui, mais qu'il aura été tiré de quelque livre irréligieux, et que très certainement il aura été refuté des milliers de fois par les apologistes de la Religion ; et il est bien sûr qu'il suffirait de la présence d'une personne religieuse et instruite pour réduire en fumée la difficulté qui rend si fier le disputeur arrogant.

De plus, en supposant même que la difficulté fût si grave que le plus savant homme du monde ne parviendrait pas à la résoudre, on ne pourrait en conclure que la Religion est fausse. Notre entendement est si faible qu'il ne voit les choses qu'à moitié ; avec la lumière insuffisante dont il jouit il ne distingue

pas complètement les objets, et de là vient que même dans les matières où règne la plus parfaite certitude, il n'y a pas un point qui ne donne lieu aux plus graves difficultés. De manière que si la possibilité d'élever des difficultés contre une vérité, était un motif suffisant pour en douter, nous ne serions plus sûrs de rien. Qui ignore que l'on a été jusqu'à disputer de notre propre existence, en suscitant des difficultés dont la solution n'était pas aussi facile qu'on pourrait le croire à la première vue? Quoi donc d'étonnant si en des matières aussi difficiles, aussi graves que sont les matières religieuses, il se rencontre de temps en temps certaines objections que nous ne parvenons pas à faire évanouir comme nous le souhaiterions? Notre intelligence étant si faible qu'elle arrive à peine à comprendre les choses les plus simples et les plus claires; quand dans l'examen des objets que nous voyons de nos yeux, que nous touchons de nos mains, nous

tombons à tout moment dans des difficultés inextricables, devons-nous nous étonner si la même chose nous arrive en nous occupant des mystères sublimes qui appartiennent à cette région élevée, où l'intelligence créée ne peut atteindre avec ses seules et propres forces?

Ce que nous avons dit des difficultés contre la Religion, qu'on entend dans les conversations, doit s'appliquer également à celles qu'on lit dans les livres; seulement dans ce dernier cas elles sont beaucoup plus dangereuses, parce qu'elles sont ordinairement présentées avec plus d'art. Sans parler du préservatif le plus simple, qui est de ne point lire les livres irréligieux, le catholique à qui il en tombe entre les mains, doit considérer que ce qui s'y rencontre contre la Religion a été réfuté bien des fois, et qu'il suffit de recourir à une de ces apologies si précieuses de la Religion qui circulent de toutes parts, pour trouver des réponses

complètement satisfaisantes à tous les raisonnements à l'aide desquels l'impiété et les sectes ont essayé, mais en vain, de démolir l'indestructible édifice de la Religion catholique.

# APPENDICE.

---

Dans le cours de cet opuscule je n'ai pas voulu employer le système ordinaire de demandes et de réponses, parce que me proposant d'imprimer dans l'esprit des enfants les raisons fondamentales de notre sainte Religion, et voulant par conséquent éviter qu'ils les apprissent par routine, il m'a paru nécessaire de les exposer de manière que la nouveauté même de la méthode attirât et fixât davantage leur attention. De plus il faut réfléchir que dans ma pensée l'étude de ce

livre doit être réservée aux enfants un peu avancés en âge, et ainsi disparaît le petit embarras qui pouvait naître de la non conformité à l'arrangement ordinaire par demandes et par réponses.

Néamoins pour éviter autant que possible aux maîtres déjà vieux tout nouveau travail, j'ai recours à deux moyens : 1° disposer de telle sorte le titre de presque chaque chapitre, que pour employer quand on le jugera convenable la méthode des demandes et des réponses, les maîtres n'aient autre chose à faire que d'exprimer le même titre dans la forme interrogative, avec une très légère modification que leur suggéreront sans difficulté leur savoir et leur discernement. Si en quelques cas il a été à propos d'indiquer le cours qu'il convient de donner à la conversation sur les matières religieuses, je me suis servi alors du dialogue ; 2° ajouter le dialogue général qui va suivre, et où l'on trouvera renfermé dans un très petit espace

ce qu'il y a de plus important dans l'ouvrage. Les maîtres pourront faire de ce dialogue l'usage qu'ils trouveront convenable ; il me paraît toutefois qu'il faudrait s'en servir pour imprimer davantage dans la mémoire des enfants ce qu'ils auront appris plus au long dans le corps de l'ouvrage. Le dialogue doit être considéré comme un auxiliaire, non comme la chose principale.

## § I.

Q. Comment peut-on confondre celui qui nie ou révoque en doute l'existence de Dieu?

R. En levant la main et en montrant avec elle l'admirable machine de l'univers.

Q. Et sera-ce assez?

R. Sans doute; car si j'ai une montre, je me rirai de celui qui me dira que cette petite

machine s'est faite toute seule; si je vois un excellent tableau, je prendrai pour un fou celui qui affirmera qu'il n'a été peint par personne. Et quelle machine plus grandiose que celle du ciel et de la terre? Quel tableau plus magnifique que le firmament parsemé d'astres resplendissants, et le globe que nous habitons si plein de richesse, de variété et d'harmonie? Tout cela me démontre jusqu'à l'évidence qu'il y a un Dieu qui a tout créé et ordonné.

Q. Et que pensez-vous des attributs de Dieu?

R. Que l'auteur de toute perfection doit renfermer en lui-même toutes les perfections; et que par conséquent il doit être éternel, infiniment sage, saint, juste; qu'il voit d'un seul regard le passé, le présent et l'avenir, qu'il connaît les choses les plus cachées, qu'il pénètre jusqu'au plus profond secret de notre cœur.

Q. Dieu s'occupe-t-il de nous?

R. S'il n'avait pas voulu s'occuper de nous, pourquoi nous eût-il créés?

Q. Cependant étant si petits, si faibles, si misérables que nous le sommes, n'est-il pas étonnant que Dieu fixe sur nous son attention?

R. Par là même que nous sommes si petits, si faibles et si misérables, nous éprouvons un plus grand besoin des soins de la Providence, et il serait beaucoup plus étonnant que celui qui nous a créés, sachant que nous serions ce que nous sommes, nous eût abandonnés. Un père qui abandonne ses enfants est tenu pour cruel et dénaturé, et pourrions-nous croire que Dieu ait créé le genre humain, en le jetant sur cette terre seul, délaissé, sans destinée, sans autre guide que le hasard? Ce n'est pas l'idée que nous devons nous former de Dieu.

Q. Vous supposez que Dieu a créé le genre humain; mais comment le prouvez-vous?

R. C'est très-facile : j'ai eu mes parents,

ceux-ci ont eu les leurs, qui étaient mes grands parents, ceux-ci d'autres, et ainsi successivement. Cette chaîne doit avoir une fin, et par conséquent nous devons arriver à des parents qui ne naquirent point d'autres, et par conséquent dûrent avoir été créés de Dieu.

Q. Mais n'y a-t-il pas d'autre moyen d'expliquer cela, sinon celui de la création divine de nos premiers parents?

R. Il n'y en a pas d'autre; car il est clair qu'ils n'ont pas pu se créer eux-mêmes.

Q. Et si nous disions qu'ils sont nés de la terre même?

R. Une pareille absurdité ne mérite pas de réponse.

Q. Et l'homme a-t-il une âme?

R. Oui, monsieur; car il y a au dedans de nous un être qui pense, veut, éprouve des sentiments, comme chacun l'expérimente par soi-même : et c'est cet être que nous appelons âme.

Q. L'âme est-elle corporelle?

R. Non, monsieur; car ce qui pense ne peut être un corps, puisque les corps non seulement sont incapables de cela, mais ne sont pas même capables de se mouvoir par eux-mêmes.

Q. Et l'âme meurt-elle avec le corps?

R. Non, monsieur. Tous les peuples de la terre ont cru qu'il y a une autre vie, où va l'âme après être séparée du corps. De plus, s'il n'y avait pas une autre vie de récompense pour les bons et de châtiment pour les méchants, comment pourrait-on expliquer la prospérité de beaucoup de gens pervers en ce monde, et les infortunes de beaucoup d'hommes de bien?

## § II

Q. Existe-t-il une religion?

R. Oui, monsieur; car s'il en était autre-

ment, nous ne saurions de quelle manière rendre à Dieu le culte que nous lui devons, ni quels sont les moyens que nous devons employer pour atteindre la fin à laquelle Dieu nous a destinés.

Q. Et que vous paraît-il des hommes qui ne pensent jamais à la Religion, et qui ne veulent pas examiner si elle existe, ni quelle est la vraie ou la fausse?

R. Qu'ils sont insensés; car à la fin doit venir un jour où ils mourront, et alors ils expérimenteront par eux-mêmes ce qu'ils s'efforcent maintenant d'oublier.

Q. Mais ils disent que peut-être il n'est rien de réel dans ce que nous apprend la Religion.

R. Et s'il en est quelque chose? comme il est bien clair que le ciel ne sera pas pour ceux qui en doutent, il ne leur reste d'autre destinée que l'enfer. Figurons-nous qu'un homme marche de nuit par un chemin, où, selon le dire d'un grand nombre, il rencon-

trera un horrible précipice. Cet homme doute si effectivement il en est ainsi, mais il ne cherche pas à s'assurer de la vérité ou de la fausseté de l'avis qu'on lui a donné, et sans lumière, sans examiner où il met les pieds, il se met à courir par ce chemin : que nous paraîtra-t-il de la prudence de cet homme? ne dirons-nous pas qu'il a perdu la raison? ne dirons pas qu'il ne doit s'en prendre qu'à lui, si rencontrant l'abîme il s'y précipite?

Q. Et avons-nous quelques signes qui nous indiquent quelle est la Religion véritable?

R. Sans doute; autrement nous pourrions dire que Dieu nous a laissés sans lumière dans l'affaire qui nous importe le plus.

Q. Quels sont ces signes?

R. Ce sont ceux qui montrent que la Religion qui les possède, est émanée de Dieu.

Q. Et comment connaîtrons-nous cela?

R. En examinant quelle est la religion qui possède en sa faveur des faits, qui manifestent la confirmation expresse de Dieu : tels sont par exemple les miracles et les prophéties.

Q. Y a-t-il une religion qui réunit tous les caractères nécessaires pour nous donner la certitude qu'elle est divine ?

R. Oui, monsieur : la Religion catholique romaine.

Q. Êtes-vous bien certain que Jésus-Christ a existé ?

R. Oui, monsieur; car quand même je n'en serais pas certain par la foi, comme je le suis réellement, il suffirait pour m'assurer de cette vérité de voir que l'existence de Jésus-Christ est, humainement parlant, aussi bien prouvée que celle d'Alexandre, de César, de Platon, de Cicéron, de Virgile, et de tous les hommes célèbres.

Q. Comment pourra-t-on prouver que Jésus-Christ n'a pas été un imposteur?

R. C'est très facile : sa vie est un miroir si pur que personne n'a pu y trouver une seule tache; sa doctrine est si élevée et si sainte qu'elle a rempli d'admiration jusqu'aux plus mortels ennemis du christianisme; en Jésus-Christ se sont accomplies d'une façon admirable toutes les prophéties, qui par rapport à sa personne avaient été publiées bien des siècles avant sa venue; il a accompli des miracles si nombreux et si surprenants que ses ennemis, ne sachant comment les expliquer, en restaient confondus; sans avoir aucunement étudié les lettres, il possédait un savoir si relevé que dès son enfance il faisait l'admiration des docteurs; et de plus il a fondé une Église en laquelle s'accomplit exactement ce qu'il avait prédit, c'est à dire que tous les efforts de l'enfer ne parviendraient point à la détruire. Que voulons-nous davantage pour nous assurer que Jésus-Christ était véritablement envoyé de Dieu?

Q. Mais Mahomet a fondé aussi une religion, qui s'est fort étendue, et qui dure encore ; si nous ne croyons pas à la religion de Mahomet, pourquoi devons-nous croire à celle de Jésus-Christ ?

R. La différence est fort grande. Mahomet a fondé sa religion étant un homme riche et influent, Jésus-Christ étant pauvre ; Mahomet était instruit parce qu'il avait étudié, Jésus-Christ avait une sagesse qu'il n'avait apprise d'aucun homme ; Mahomet flattait les passions, Jésus-Christ les refrénait ; Mahomet se servait de soldats, Jésus-Christ d'apôtres pauvres et sans appui ; Mahomet n'a fait aucun miracle en public, Jésus-Christ en a fait un nombre infini à la lumière du jour, à la face de tout le monde ; la morale de Mahomet est relâchée, celle de Jésus-Christ sévère et pure ; les doctrines de Mahomet sont extravagantes et ridicules, celles de Jésus-Christ sont sublimes ; aucune prophétie ne s'est accomplie en Mahomet, elles

se sont toutes vérifiées en Jésus-Christ ; et pour finir, là où s'est établi le mahométisme, là nous voyons la corruption, l'esclavage, la dégradation, tellement que l'humanité semble y marcher rapidement vers la mort ; et là où le christianisme a établi son règne, nous voyons l'homme en possession de sa dignité, d'une morale pure, du bien-être, du bonheur, en tant qu'il est possible dans cette vie mortelle : qu'a donc Mahomet de comparable avec Jésus-Christ?

Q. Et l'idolâtrie n'a-t-elle pas été très étendue sur la terre avant la venue de Jésus-Christ, et ne règne-t-elle pas encore aujourd'hui en plusieurs pays?

Oui, monsieur; mais cela ne sert qu'à nous donner une preuve de l'aveuglement et des misères de l'homme, car il suffit de jeter un coup-d'œil sur l'histoire des divinités des idolâtres, pour se convaincre que l'idolâtrie est bien plutôt qu'une religion une masse informe d'erreurs et d'absurdités.

§ III.

Q. Puisque vous avez parlé de l'aveuglement et des misères de l'homme, que vous paraît-il du dogme du péché originel?

R. Que c'est un mystère incompréhensible à l'homme, mais qui en même temps explique d'autres mystères existant dans ce même homme.

Q. Qu'entendez-vous par ce que vous venez de dire?

R. Qu'il se rencontre en nous un mélange si confus de bien et de mal, d'intelligence et d'ignorance, de grandeur et de bassesse, en un mot, une si grande contradiction, que si nous n'admettons pas que le genre humain a éprouvé une dégénération, nous ne pourrons nous expliquer nous-mêmes à nous-mêmes.

Q. Ce dogme vous paraît-il d'une grande importance?

R. Oui, monsieur ; car outre ce que nous venons de dire pour montrer combien il nous sert à expliquer les contradictions que l'on observe dans l'homme, ce n'est rien de moins qu'un des points capitaux sur lesquels s'appuie le vaste et admirable ensemble des dogmes de notre sainte Religion.

Q. Comment expliquez-vous cela?

R. Le genre humain tombé par le péché dans la disgrâce de Dieu, ne pouvait se délivrer de ce fatal état par ses seules forces. Dieu eut compassion de lui, et envoya son Fils unique, qui s'est fait homme dans le sein de la Vierge Marie. Étant Dieu-Homme, ses souffrances et ses mérites étaient d'une valeur infinie aux yeux de Dieu ; et ainsi en souffrant et en mourant pour nous, il a payé à la justice divine la dette, à laquelle l'homme n'aurait pu satisfaire jamais.

## § IV.

Q. Qui a fondé l'Église?

R. Jésus-Christ.

Q. Jusqu'à quand durera-t-elle?

R. Jusqu'à la consommation des siècles, car ainsi l'a promis Jésus-Christ, qui étant Dieu, ne peut ni se tromper ni nous tromper.

Q. Suffit-il pour se sauver de vivre dans l'une quelconque des églises qui s'appellent chrétiennes?

R. Non, monsieur : il est nécessaire de vivre dans la vraie Église; et il n'y en a qu'une, qui est l'Église catholique romaine.

Q. Est-il absolument nécessaire de reconnaître le Pape comme le chef visible de l'Église?

R. Oui, monsieur, parce qu'il est le successeur de saint Pierre, qui a reçu de Jésus-Christ le pouvoir de gouverner, comme un bon pasteur, tout le troupeau des fidèles.

Q. Et les évêques doivent-ils aussi lui être soumis?

R. Oui, monsieur, car Jésus-Christ n'a fait aucune exception.

Q. Et ne suffirait-il pas que les fidèles obéissent à leurs évêques respectifs, et que chacun de ceux-ci fût indépendant?

R. Dans ce cas il n'y aurait plus une Église, mais plusieurs, ou plutôt ce serait un corps sans tête. En outre, qui est-ce qui arrangerait les affaires concernant l'Église universelle?

Q. Les Conciles ne pourraient-ils pas faire tout ce que fait le Pape?

R. Non, monsieur. Car, sans parler des autres difficultés, il arriverait que l'Église serait presque toujours sans autorité pour la gouverner, puisque les Conciles ne se réunissent que de temps à autre, surtout les Conciles généraux. Celui de Trente est le dernier qui s'est assemblé, et il s'est passé environ trois siècles depuis sa réunion.

Q. Pour prouver en peu de mots la nécessité du souverain Pontificat, quelle raison apporteriez-vous ?

R. Je dirais qu'il n'y a et qu'il ne peut y avoir de société sans chef, et par conséquent d'Église non plus sans souverain Pontife.

## § V.

Q. L'Église a-t-elle le pouvoir d'imposer des commandements aux fidèles?

R. Oui, monsieur, car en toute société il faut un pouvoir de porter des lois, qui obligent ceux qui lui appartiennent.

Q. L'Église peut-elle défendre la lecture des mauvais livres ?

R. Oui, monsieur, par la même raison qu'un père défend à ses enfants de manger des aliments nuisibles.

Q. Qu'entendez-vous par mauvais livres?

R. Ceux qui égarent l'esprit ou corrompent le cœur.

Q. Est-il fort à craindre que les mauvais livres ne nous causent un pareil mal?

R. Oui, monsieur : ils sont pires que les mauvaises compagnies, parce que nous les avons continuellement entre les mains; l'auteur, dont la capacité est ordinairement fort supérieure à la nôtre, acquiert beaucoup d'ascendant sur notre esprit, et il finit par *nous entraîner dans ses erreurs*, *quand même* en commençant la lecture, nous nous serions mis en garde contre son influence.

Q. Mais cela ne nous expose-t-il pas à rester sans instruction en beaucoup de matières?

R. Non, monsieur, car tout ce qui est nécessaire pour la véritable instruction, se trouve aussi bien dans les bons livres.

Q. Est-il vrai que les lumières sont en opposition avec la Religion?

R. C'est une très grande erreur : l'histoire prouve le contraire d'un bout à l'autre ; les hommes les plus savants ont été religieux ; s'il y a quelques exceptions, elles ne détruisent pas la règle.

## § VI.

Q. Quelle conduite garderez-vous dans les disputes sur la Religion ?

R. Je tâcherai d'abord de ne pas perdre de vue les instructions qui m'ont été données dans le corps de ce livre ; ensuite je prendrai soin par dessus tout qu'un zèle indiscret ne me porte à disputer sur des points que je ne comprends pas.

Q. Et pourquoi ce grand soin ? de peur de vous en tirer mal ?

R. Non pas précisément pour cela ; mais

parce que mon imprudence pourrait faire tort à la cause de la vérité.

Q. Si l'on vous proposait contre la Religion une difficulté que vous ne pourriez pas résoudre, que feriez-vous? vous donneriez-vous pour convaincu?

R. Non, monsieur, car si nous agissions ainsi, nous ne pourrions être sûrs de rien. Supposez la chose la plus certaine et la plus évidente du monde, il ne manquera jamais d'hommes qui sauront la combattre de façon qu'elle paraisse ébranlée. Cela provient de la faiblesse de notre intelligence, qui ne nous permet pas de voir les choses avec une clarté complète; et ainsi dans le cas où l'adversaire dans la dispute a plus de talent ou d'instruction, il parvient toujours à confondre ou du moins à embarrasser les autres.

# TABLE.

FIN.